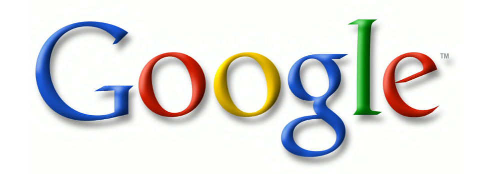
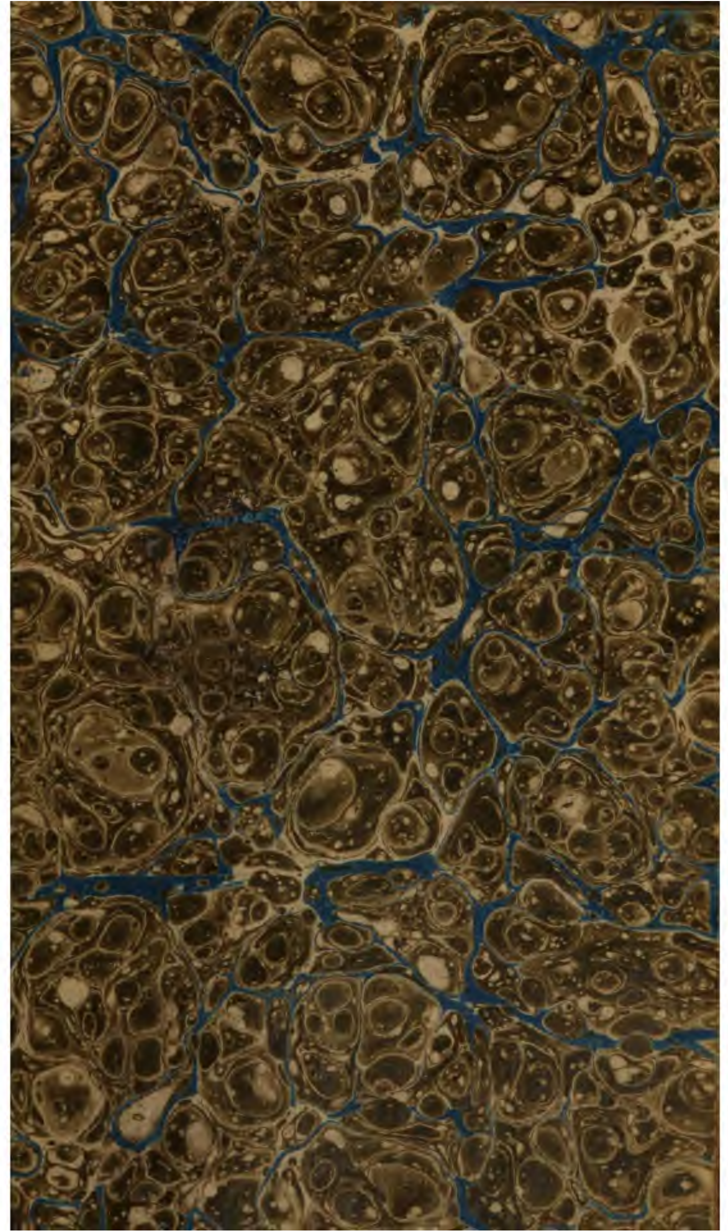



Hugh Cecil Earl of Lonsdale.



HISTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR,
RUE DE LA HARPE, N°. 477.



PRÉVILLE.

. . . . *et de trois;*

Quand nous serons a dix, nous ferons une croix,

Mascarille de l'Etourdi.

HISTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

DEPUIS le commencement de la révolution jusqu'à la réunion générale.

PAR C. G. ÉTIENNE ET B. MARTAINVILLE.

TOME II.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.

ERRATA pour le tome second.

Pages 6 et 7, au lieu de : La retraite de mademoiselle Raucourt contrariait, ainsi que nous l'avons dit plus haut : les orateurs du parterre de la comédie, après, etc. *Lisez* : La retraite de mademoiselle Raucourt contrariait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les orateurs du parterre de la comédie : après, etc.

Page 151, ligne 21, au lieu de : devrait en, *lisez* devraient.

HISTOIRE

DU THÉATRE FRANÇAIS

PENDANT LA RÉVOLUTION.

Tout le monde se rappelle les évènemens malheureux arrivés à Nancy, dans les premiers jours de la révolution : une soldatesque mutinée désarma ses officiers, et se déclara, ainsi qu'il était alors de mode, en état d'insurrection. Mais une armée partie de Metz, et commandée par M. de Bouillé, força les mutins à se soumettre, après un long en-

gagement qui coûta la vie à un nombre d'hommes considérable. Une pièce de canon, chargée à mitraille, allait exterminer une foule de malheureux, lorsque le jeune Désille, âgé de vingt-trois ans, se précipite devant la bouche meurtrière, et arrête, par son courageux dévouement, les flots de sang prêts à se répandre. C'est ce beau trait, digne d'être placé à côté de celui de d'Assas, qui fit naître la pièce en un acte intitulée : *Le Tombeau de Désille*, dont la première représentation fut donnée le 2. décembre 1790.

Des détails soignés, une douce teinte de mélancolie, une excellente morale, et une pompe funèbre parfaitement exécutée, contribuèrent au succès de ce petit ouvrage de *Desfontaines*, l'un des plus aimables chansonniers que nous possédions aujourd'hui.

La retraite de mademoiselle Rau-

court contrariait, ainsi que nous l'avons dit plus haut : les orateurs du parterre de la comédie, après avoir fait des efforts inutiles pour la faire rentrer, le dépit s'en mêla, et, par une belle et fière résolution, ils proclamèrent qu'on pouvait se passer d'elle, que son talent n'était pas fait pour illustrer la scène française, et que rien n'était plus facile que de la remplacer à l'instant même. Mademoiselle Raucourt, critiquée avec amertume par ceux-là même qui, naguère, la redemandaient à grands cris, nous rappelle la fable du Renard de notre bon Lafontaine, de ce peintre naïf et vrai, qui, sous le voile de la fiction, a si habilement découvert les replis tortueux du cœur humain.

A la représentation, ou plutôt à la séance du 5 décembre 1790, un citoyen prend la parole, et s'écrie : « Messieurs, je fais la motion que

mademoiselle Sainval l'aînée soit invitée à rentrer au théâtre, et je vous invite à en délibérer, pour que les comédiens puissent faire connaître vos intentions.» La motion est vivement appuyée; les chapeaux sont levés en signe d'approbation; et le décret du parterre était sur le point d'être proclamé, lorsqu'une voix opposante se fait entendre au milieu du tumulte : « Vous ignorez « donc, mes collègues, dit un indis- « cret habitué des coulisses, que, si « mademoiselle Sainval aînée rentre « au théâtre, il faut faire vos adieux « à madame Vestris : je vous jure « qu'elles n'y resteront point ensem- « ble, et qu'elles ont même fait un ar- « rangement particulier, d'après le- « quel l'une doit se retirer aussitôt « que l'autre paraîtra.»

Des murmures universels apprirent à l'orateur que son observation était fort déplacée : la première décision

fut maintenue, et en conséquence le comédien Dunant annonça que sa société porterait à mademoiselle Sainval l'expression des vœux du public. Madame Vestris, se croyant compromise dans cette affaire, publia la lettre suivante :

Ce 6 décembre 1790.

« J'ai appris hier, messieurs, que « beaucoup de personnes avaient « demandé la rentrée de mademoi- « selle Sainval l'aînée : un des spec- « tateurs a répondu que je quitterais « la comédie française si made- « moiselle Sainval aînée rentrait. « Je ne me suis jamais cru le droit « d'imposer des conditions au pu- « blic.

« Pénétrée de respect pour lui, et de « reconnaissance pour l'accueil qu'il « veut bien me faire, dans l'em- « ploi que j'ai rempli jusqu'à présent, « je n'aurai jamais la ridicule préten-

« tion, ayant eu le malheur d'être
« souvent calomniée, de m'opposer
« à ses demandes. Je publierai cette
« lettre, messieurs, afin que mon
« nom ne serve pas de prétexte pour
« se refuser aux vœux du public,
« dont l'estime et les suffrages seront
« toujours la plus précieuse récom-
« pense de mes travaux. Je suis, etc.

La mort de Jean Calas, assassiné par le parlement de Toulouse, a retenti dans toutes les parties du monde, et les amis de la nouvelle révolution, qui voulaient saper les parlemens et le clergé, arrachèrent le voile sanglant qui couvrait cette horrible catastrophe, pour inspirer au peuple la haine profonde du fanatisme et des anciennes institutions. De pareils traits, des exemples aussi affreux frappent le vulgaire plus fortement que de grandes phrases ou de subtils raisonnemens : aussi cette tactique n'a point échappé aux

meneurs cachés derrière le rideau de la révolution, et le meurtre de Calas, de Labarre, les massacres des Cévennes et de la Saint-Barthélemy ont fait plus d'ennemis à l'ancien régime que tous les discours des plus célèbres orateurs de l'assemblée constituante.

Le succès de Charles IX encouragea plusieurs auteurs à s'emparer de ce trait de notre histoire moderne, et deux ouvrages, auxquels il donna lieu, furent représentées en même tems : l'un en quatre actes, en prose, par M. Lemierre d'Argie, fut joué, pour la première fois, le 17 décembre 1790, sur le théâtre des Variétés; et l'autre, en cinq actes et en vers, par Laya, le lendemain 18 décembre, sur le Théâtre de la Nation.

Le premier étant étranger à l'histoire du Théâtre Français, nous ne parlerons que du second, qui lui est

infiniment supérieur et par le style et par le plan.

La famille Calas vient de prendre un repas frugal. Levaisse, amant de la fille de la maison, lit des vers de Voltaire, et Calas, après s'être expliqué sur le fanatisme et la tolérance, parle de la pension qu'il fait à son fils Louis, devenu catholique, et des chagrins que lui cause Antoine, dont l'ame sombre et rêveuse le plonge dans les plus vives inquiétudes. Il se fait tard, et Levaisse parle de se retirer, lorsqu'on entend pousser des cris affreux. Calas se précipite du côté d'où ils partent : Levaisse, effrayé, revient, découvre une partie de l'accident à madame Calas, ordonne à la servante de ne point la laisser pénétrer dans le magasin, et sort pour aller avec le père infortuné avertir la justice du malheur qui vient de lui arriver.

Bientôt le peuple s'assemble, la

justice accourt, et le capitoul David, homme dur et intraitable, qui a d'ailleurs à exercer une vengeance particulière contre Calas, le fait conduire en prison comme prévenu du meurtre de son propre fils.

Pour étayer de preuves cette atroce accusation, il donne à la vieille servante une bourse d'or, qu'elle rejète en se précipitant dans les bras de son maître, et en accusant David d'avoir voulu la gagner.

Lasalle, magistrat vertueux et sensible, fait de vains efforts pour sauver la famille Calas : le fanatisme du parlement triomphe de son éloquence, et le malheureux père, condamné à mort, est reconduit dans la prison. Après avoir fait à sa famille les adieux les plus touchans, Calas s'endort d'un sommeil paisible. La cloche funèbre sonne, il bénit ses enfans ; le geolier lui garotte les mains, le confesseur s'en em-

pare : il est traîné au supplice, et madame Calas tombe dans un profond évanouissement.

Ce sujet, vraiment pathétique, n'a jamais produit beaucoup d'effet au théâtre, et il n'est pas difficile d'en deviner la cause. D'abord tous les auteurs qui l'ont traité se sont écartés de la règle de l'unité de lieu, et ont commis des invraisemblances qui sont impardonnables dans un ouvrage historique.

Ce genre n'étant point, d'ailleurs, assez noble pour la tragédie, et la catastrophe étant trop horrible pour le drame, il en est résulté une espèce d'ouvrages bâtards qui n'ont pu se soutenir au théâtre, et auxquels la haine du fanatisme et les circonstances révolutionnaires ont seules donné la vogue momentanée qu'ils ont obtenue.

Le drame de M. Laya n'était cependant pas dénué de mérite : on y

trouve des tirades bien écrites et pleines de chaleur ; mais le style, comme celui de tous les ouvrages du même auteur, est fort inégal, et n'a pas cette précision et ce nerf indispensables dans la tragédie.

Cette pièce, qui obtint un assez grand nombre de représentations, n'est pas la dernière qui ait été faite sur ce sujet ; nous aurons occasion, dans la suite de cette histoire, de parler d'une autre tragédie en cinq actes, à laquelle il a donné lieu.

Tous ces ouvrages r'ouvrirent nécessairement la blessure de l'infortunée veuve Calas ; car, au moment où ils furent représentés, elle demeurait à Paris avec ses deux filles ; elle n'avait point encore quitté le deuil, et n'avait jamais remonté sa montre arrêtée sur l'heure du supplice de son mari. La femme qui la servait n'entendait jamais crier un arrêt de mort qu'elle ne descendît précipitam-

ment pour supplier le crieur de se détourner de la rue qu'habitait sa maîtresse, ou du moins de passer sous ses fenêtres sans élever la voix, ayant remarqué que la veuve de Calas pâlisssait et était douloureusement affectée quand ces cris funestes frappaient son oreille.

Nous voici arrivés à l'année 1791 : le premier ouvrage qu'elle vit éclore est un des plus extravagans qui aient jamais paru sur la scène; il avait pour titre : *La Liberté Conquise*, ou *le Despotisme renversé*, drame héroïque en cinq actes, et fut joué, pour la première fois, le 4 janvier. La scène se passe dans le Dauphiné : le peuple de cette province, effrayé d'un rassemblement de troupes étrangères, se nomme un maire, et choisit justement l'homme que le gouverneur voudrait faire exclure. Ce dernier veut haranguer le peuple souverain, mais il est couvert de huées,

et les mutins ne répondent à l'ordre qu'il leur donne de se séparer, que par d'horribles menaces qui le contraignent à se renfermer dans un fort dessiné exactement comme la Bastille.

Le peuple s'arme de pioches, de haches, de piques, et veut l'investir : le gouverneur repousse la force par la force, ordonne aux Gardes-Françaises de tirer sur la multitude : mais ceux-ci déposent leurs armes, et se confondent parmi les mutins. Bientôt tout est en désordre ; le peuple, paré de cocardes, apprend qu'on a détourné des bateaux de bled, qu'on á trouvé des magasins d'armes et de poudre ; il entoure son maire, et tous prêtent, sur un tambour, le serment civique qui est répété par les femmes. La nuit vient, on sonne le tocsin, on allume des lampions à chaque croisée ; les marchands ferment leurs boutiques ; on fait des

tête d'Arné, au milieu des plus vifs applaudissemens.

Tous les premiers sujets regardèrent comme un devoir de paraître dans cet ouvrage, et à la représentation, qui eut lieu le 8 janvier, le public fut agréablement surpris en apercevant mesdames Contat et Raucourt.

Ces deux charmantes actrices, qui avaient eu le bon esprit de faire le sacrifice de leur amour-propre, furent accueillies avec transport, et Saint-Prix lut au public les vers suivans d'un M. Mabille, vers qui ne sont pas de la première force, mais qu'on peut excuser en faveur de l'intention.

Enfin, par un accord heureux,
Nous voyons triompher Thalie et Melpomène :
Contat, Raucourt, en remplissant nos vœux
De leurs talens encor vont embellir la scène.

Puissent de même, un jour, les Français réunis,
Qu'un intérêt contraire égare,
De la fraternité donner l'exemple rare,
Pour le bonheur de leur pays!

Le 15 janvier, mademoiselle Contat reparut dans le Jaloux sans Amour: elle joua le rôle de la comtesse avec cette grâce infinie, cette perfection qui la distinguent, et fut merveilleusement secondée par ses camarades, et notamment par M. Dazincourt, acteur plein de mérite, qui a établi le rôle du valet de la manière la plus brillante. Mademoiselle Raucourt joua, pour sa rentrée, Clytemnestre dans Iphigénie en Aulide, et ne fut pas accueillie avec moins d'enthousiasme.

Le 29 janvier, on donna la première représentation de *Dorval, ou le Fou par Amour,* comédie en un acte et en vers. La vogue qu'a obtenue, dans le tems, la pièce de Nina,

paraît avoir donné l'idée de cet ouvrage, que nous allons analyser rapidement :

Dorval, jeune officier, blessé dans un combat, vient dans un hôpital où, par les soins de la sœur Adélaïde, il est bientôt rétabli. Un sentiment beaucoup plus fort que la reconnaissance s'empare de son ame, et il devient amoureux de la jeune hospitalière : mais, par malheur, la mort lui enlève cette amante chérie, et la douleur qu'il en ressent lui fait perdre la raison. Un honnête homme, voisin de l'hôpital, prend chez lui l'infortuné Dorval, et lui fait prodiguer les soins les plus touchans. Ce particulier a une fille qui a connu particulièrement Adélaïde, et qui, depuis long-tems, soupire en secret pour le jeune homme : elle a imaginé de dessiner ses traits de mémoire, pour distraire Dorval du fantôme qui le poursuit, et, dans une scène char-

mante, l'infortuné, assis avec sa jeune amie, l'invite à prendre son crayon, et à bien saisir la ressemblance d'Adélaïde qu'il voit, et qu'il croit visible pour tout le monde.

Le médecin imagine un dernier moyen pour la guérison de son malade : il invite la jeune personne à prendre les habits d'une sœur hospitalière, et à se présenter, au clair de la lune, aux yeux de Dorval, sur qui cette apparition soudaine peut produire une révolution favorable. Son conseil est suivi : mais le malheureux Dorval, frappé de terreur, ne peut que dire, avec l'accent du désespoir : *Ciel ! j'en vois deux !* Ce mot termine la pièce, et le rideau tombe.

Cet ouvrage, sans intrigue et sans dénouement, obtint néanmoins un succès flatteur, dû aux pensées délicates, aux idées fines, et aux traits saillans dont le dialogue étincèle.

Il fallait un pinceau gracieux, comme celui de M. de Ségur le jeune pour dessiner agréablement un fonds aussi ingrat : aussi cette petite pièce fait-elle infiniment d'honneur à son esprit. Après quelques représentations, elle fut suivie d'un autre ouvrage, dont le genre était tout à fait opposé. Cette farce, que nous n'honorerons pas du nom de comédie, avait pour titre : *le Mari Directeur*, et fut représentée le 25 février 1791. C'est alors qu'on a commencé à salir la scène française par des parades ignobles, dont on ne trouvera que trop d'exemples dans la suite de cette histoire.

Des moines défroqués viennent rendre visite à des religieuses Bernardines, et leur tiennent des propos galans, fort déplacés dans la bouche des disciples de Saint-François. Un commissaire national arrive, et annonce aux dames du couvent qu'elles

ont recouvré leur liberté, et elles se réjouissent, à l'exception de l'abbesse qui, perdant sa croix et ses revenus, s'écrie qu'il n'y a plus de religion.

Le ci-devant directeur des nones fait aussi abdication, et renvoie son froc au commissaire, qui s'avise, on ne sait trop pourquoi, de s'affubler du capuchon, et qui va, avec impudence, se placer au tribunal de la confession. La première personne qui se méprend est sa femme : elle se confesse d'avoir eu trois inclinations ; mais, reconnaissant bientôt son mari, elle donne à son aveu un détour fort adroit, dont le curieux impertinent a la bonté de se contenter

La fille vient se confesser à son tour, et avoue à son père son inclination pour un moine, qu'il lui donne sur-le-champ en mariage.

La pièce finit d'une manière très-édifiante : les moines et les religieuses

chantent des couplets analogues, et dansent au milieu de leur réfectoire, comme dans un bal public.

C'est avec de tels ouvrages qu'on a démoralisé le peuple, et qu'on a éteint dans les cœurs tous les sentimens de vertu et d'humanité. Le mépris pour la religion n'avait jamais été poussé plus loin, et quelque brûlant qu'ait été le patriotisme de l'auteur, il aurait dû savoir qu'il ne consiste pas à se jouer de ce que les mortels ont de plus sacré, et qu'il est même certains préjugés respectables, qu'on ne parvient à déraciner qu'en ébranlant l'ordre social jusque dans ses fondemens.

La véritable philosophie a toujours la tolérance pour compagne, et si elle s'en écarte un instant, c'est un fanatisme qui devient redoutable comme un autre, et que tous les honnêtes gens doivent avoir en horreur.

Nous sommes fâchés de dire que le Mari Directeur est l'ouvrage de M. Flins, qui, nous en sommes persuadés, voudrait bien pouvoir le rayer de la collection de ses œuvres.

Nous n'irons pas plus loin sans parler de la mort de *Brizard*, arrivée le 30 janvier 1791. Cet acteur, qui, depuis quelques années, s'était retiré du théâtre, était né à Orléans, le 7 avril 1721, de parens honnêtes et fortunés. Il fut amené à Paris dans la famille de sa mère, pour continuer ses études déjà commencées.

Peu de tems après, le goût de la peinture se déclara chez le jeune Brizard : il fut mis chez *Carlo Vanloo*, premier peintre du roi, et ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans il fut en état, de l'aveu de son célèbre maître, de concourir pour le grand prix. Ce fut dans ce tems que le camp de Valence s'éleva. Le jeune Brizard, voulant jouir des

fêtes qu'on y préparait, abandonna soudain la peinture, et se rendit dans ce lieu, où sa destinée devait lui ouvrir la carrière brillante qu'il a parcourue depuis. Il avait fait connaissance avec mademoiselle Destouche, directrice du spectacle, et, sur ses instances réitérées, il se décida à paraître dans quelques tragédies, dont l'infant d'Espagne desirait la représentation, et que le défaut d'acteurs la mettait dans l'impossibilité de faire jouer sur son théâtre.

Telle fut l'époque des débuts de Brizard. Il joua long-tems les premiers rôles dans la province, et peut-être ne fût-il jamais venu à Paris, sans mesdemoiselles *Clairon* et *Dumesnil*, qui, ayant conçu une idée avantageuse de son talent, voulurent l'attirer à Paris; mais sa modestie lui faisant craindre de n'y pas réussir, il fallut un ordre du roi pour le déterminer à ce voyage.

Différentes anecdotes font connaître l'estime que les gens les plus distingués eurent de sa personne et de son mérite. — *Voltaire* fut couronné par *Brizard :* dans le moment où ce dernier lui posait la couronne, le poëte se retourna, et lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter la « vie : vous m'avez fait voir dans « votre rôle des beautés qu'en le « faisant je n'avais pas aperçues »... C'était le rôle de Brutus. *Le roi de Danemark* dit un jour à *Brizard :* « Monsieur Brizard, on voit bien que « vous n'étudiez pas vos rôles dans « une glace. » *Brizard* était toujours si bien à ses rôles, qu'un jour le feu prenant aux plumes de son casque, le public, qui s'en aperçut, l'avertit du danger qu'il courait ; mais, sans se déconcerter, il ôta avec noblesse son casque enflammé, le remit tranquillement à son confident, et con-

tinua la scène avec le même sang froi d

Il fut un jour blessé à la main dans le rôle de *Danaus*, par le comédien *Dubois*, qui s'était servi d'un damas tranchant : son sang coulait à grands flots ; *Brizard* ne s'en apercevait pas, ce fut le public qui le força à se retirer. Il était si scrupuleux sur la vérité des costumes, que, le jour de la première représentation d'*Œdipe chez Admète*, à Versailles, on lui apporta un habit de satin bleu céleste, (c'était la cour qui fournissait les habits) *Brizard* le refusa, et en prit un de laine qui était destiné pour des confidens.

Le jour qu'il se retira du théâtre, un homme d'un très-grand mérite monta dans la loge de Brizard avec son fils, et lui dit : « Mon fils, em-
« brassez monsieur : c'est aujour-
« d'hui que nous perdons un homme

« dont les vertus ont surpassé les
« talens. »

Nous croyons devoir rapporter la lettre que M. Ducis écrivit à la veuve de cet artiste célèbre, et l'épitaphe qu'il lui adressa :

« MADAME,

« Je vous envoie l'épitaphe de votre
« bon et tendre mari, et du père de vos
« chers enfans : ce sont vos larmes
« qui me l'ont demandée ; comment
« aurais-je pu ne pas leur obéir ?
« Il m'a semblé, en la laissant sortir
« de mon cœur, que je payais un
« tribut de reconnaissance à sa mé-
« moire : combien n'en dois-je pas à
« ses talens ! Nos deux ames s'étaient
« unies sur la scène ; je n'oublierai
« jamais cette association avec un
« homme de bien et l'acteur de la
« nature. Je ne puis songer sans atten-
« drissement à *notre Œdipe*, à *notre*
« *roi Léar*, où il fut inimitable. Ces

« tristes lignes, destinées pour son
« tombeau, vont renouveler vos
« douleurs, je le sais madame; mais
« considérez qu'elles rendent justice
« à ses talens et surtout à ses vertus,
« et souvenez-vous, en pleurant sa
« mort, que vous avez rendu sa vie
« heureuse.

« Je suis, etc.

« *Signé* Ducis. »

Ci-gît
Jean-Baptiste Britard, dit *Brizard*,
Né à Orléans le 7 avril 1721;
L'un des électeurs de cette ville,
Capitaine des grenadiers de la garde nationale,
Marguillier de sa paroisse, et pensionnaire du roi.
Bon mari, bon père, bon ami,
Vertueux et courageux patriote,
Après avoir joui long-tems de la gloire mondaine
Qu'une sensibilité profonde,
Jointe à tous les dons extérieurs de la nature,
Lui avait acquise sur la scène française,
Il préféra aux vains applaudissemens des hommes
La satisfaction de la conscience,
Et le bonheur d'une fin chrétienne;

Et, tournant ses derniers regards
Vers une gloire impérissable,
Et vers la véritable patrie,
Il décéda le 30 janvier, l'an second de la liberté,
Emportant l'estime publique,
Les regrets de tous ceux qui l'avaient connu,
Et la reconnaissance des pauvres.
Sa veuve inconsolable et ses enfans
Lui ont érigé ce monument.

Le 2 mars, on donna la première représentation de *Rienzi*, tragédie en cinq actes. Cette pièce, annoncée avec éclat, était attendue avec impatience. Avant d'en rendre compte nous ne croyons pas hors de propos de donner une idée historique du personnage célèbre dont elle porte le nom:

Nicolas Gabrino, dit *Laurentio de Rienzi*, naquit à Rome vers l'an treize cent quatorze, de parens obscurs et indigens: il fit néanmoins de très-bonnes études, et puisa dans la lecture de Cicéron, Tite-Live, des

deux Sénèques, et des commentaires de César, une passion ardente pour la liberté républicaine ; il fut député avec Pétrarque par les Romains, pour presser le pape Clément VI de revenir à Rome ; mais, de retour dans cette ville, Gabrino Rienzi, forma le projet de s'en rendre maître : il se fit décerner par le peuple le gouvernement de la ville, et le titre de tribun, et fit crier, au son des trompettes, dans les rues de Rome, *que chacun eût à se trouver sans armes, la nuit du* 19 *mai* 1347, *dans l'église du château Saint-Ange.* Il y fit célébrer trente messes du Saint-Esprit, mena le peuple au Capitole, y planta quinze étendards, sur lesquels étaient peints les symboles de la liberté, de la justice et de la paix, et fit lire quinze réglemens formant une espèce de constitution, qu'il appelait le *bon état*, nom sous lequel il cachait ses projets ambitieux Maître des

grands et du peuple, il forma une chambre de justice et de paix, purgea Rome de tous les malfaiteurs et gens décriés, mit sur pied une armée de vingt mille hommes, convoqua un parlement général, et pressa, par courriers, tous les seigneurs, toutes les républiques d'Italie d'entrer dans la ligue du *bon état*. Partout on le remerciait de son zèle pour la patrie; Pétraque le comparait à Brutus; le tribun recevait des ambassadeurs de l'empereur Louis de Bavière, de Louis Ier., roi de Hongrie, de Jeanne, reine de Naples, et osa citer à son tribunal Louis de Bavière, Charles de Luxembourg, et les électeurs de l'Empire. Le peuple ne tarda pas à ouvrir les yeux sur le prétendu patriotisme de Rienzi : une sédition allait éclater, le tribun se retira secrètement à Naples, vers 1348, y vécut deux ans avec des hermites, sous un habit de pénitent, rentra dans Rome, voulut

exciter un soulèvement, et fut obligé de se sauver à Prague, où Charles de Luxembourg le livra à Clément VI, qui le fit enfermer dans une tour. Innocent VI, successeur de Clément, le renvoya à Rome comme sénateur. Rienzi y devint bientôt odieux par ses vexations : la sédition s'alluma ; il parut à un balcon, et y reçut une grêle de pierres ; le Capitole fut assiégé, Rienzi traîné au perron du Lion, et là, un Romain lui plongea son épée dans le sein : il fut soudain percé de mille coups, et traîné par les rues jusqu'au Palais-Colonne. Sa mort arriva le 8 octobre 1354. Ce tyran, doué d'un génie vif, entreprenant, était fier dans la prospérité, faible dans l'adversité, hypocrite adroit, faisant servir à ses desseins la religion, les visions, les révélations, subjuguant le peuple sous le voile du patriotisme, et toujours dominé par une ambition sans bornes. Emule de

Mazaniello, mais avec plus de moyens, il vit finir comme lui le rêve de sa popularité.

Tel était le personnage qu'on voulut mettre en scène: Un pareil sujet présentait beaucoup de difficultés: un tyran ne peut inspirer aucun intérêt; ceux qu'il persécute n'en inspirent pas davantage, puisqu'ils sont assez lâches pour ramper aux pieds d'un despote : aussi, dans la tragédie de *Rienzi*, l'intérêt ne reposait-il sur aucun des personnages; les préparations y parurent mal ménagées, les incidens trop précipités, les caractères manqués, à l'exception d'un seul. On remarqua cependant quelques belles situations qui décélaient un homme de mérite.

Rienzi, élevé au tribunat par le peuple, a fait enfermer Colonne, un des chefs de la noblesse, dont il a massacré le fils dans une guerre qu'il a faite aux grands. Rienzi aime Eu-

ner la niaise platitude de beaucoup d'autres. Rienzi s'écrie :

Et si Rome n'est plus, nous la *rebâtirons*...
Vous la *rebâtirez!!!*.....

lui répond Colonne. Et plus loin :

Seigneur, vous soupirez.
Je ne soupire pas.

Colonne, dont l'auteur n'a fait qu'un dévôt ennuyeux, dit a Rienzi :

Vous n'approcherez pas de la céleste table.

Il ajoute :

Après avoir ravi l'aliment de l'église,
Profanez ses pasteurs, afin qu'on la méprise.

Toutes ces naïvetés mystiques devaient réussir moins que jamais au commencement de la révolution. En un mot, cet ouvrage manquait, par l'oubli des règles du théâtre, d'une juste déférence aux mœurs actuelles, du motif, des entrées et sorties, et par le défaut des caractères qui n'étaient pas assez prononcés : celui de Serroni parut seul fortement conçu.

La chûte de cette tragédie fut complète, malgré le talent qu'y déployèrent Saint-Prix, Saint-Phal, Naudet, Dorival, et mademoiselle Sainval cadette, et malgré les dépenses que la comédie avait faites pour la richesse et la vérité des costumes, et le brillant des décorations. Rienzi ne fut joué qu'une seule fois. (*)

Les débauches d'un homme d'esprit ont toujours quelque chose d'aimable : aussi Colin-d'Harleville, en voulant crayonner une folie de carnaval, a-t-il, sans s'en douter, et presque malgré lui, tracé une petite comédie fort agréable. — Nous voulons

---

(*) Cette pièce était de Laignelot, qui avait donné, plusieurs années avant, la tragédie d'Agis, jouée avec quelque succès. Ce Laignelot fut depuis député à la convention nationale, et condamné, en l'an IX, à la déportation par un arrêté des consuls.

parler de *M. de Crac dans son petit Castel*, comédie en un acte et en vers, jouée, pour la première fois, le 4 mars 1791. M. de Crac est un *houbereau* gascon ; il a pour amis M. de Verdac, parasite et flatteur ; et M. de Francheval, qui aime sa fille. Il a été délivré des mains de plusieurs brigands par un jeune homme qu'il emmène dans son château pour augmenter *sá petite cotterie :* il est loin de se douter que son libérateur est son fils, absent depuis long-tems. Le jeune de Crac, sous le nom d'Irlac, s'aperçoit que monsieur son père ment à tout propos, et veut se donner la comédie en enchérissant sur ses gasconades. Dieu sait les plaisans contes qui résultent de cet assaut ! M. de Crac va jusqu'à dire qu'il a un fils favori du *Russe*, et que le roi de Prusse lui a écrit à ce sujet des lettres qu'on ne verra jamais : d'Irlac lui riposte en impro-

visant une fable sur ce fils, qu'il assure connaître beaucoup, et aimer comme un autre lui-même : enfin, c'est à qui mentira le plus effrontément. Cependant l'amoureux Francheval est jaloux du jeune étranger, et sa fureur augmente par le dessein que M. de Crac a formé de donner sa fille à d'Irlac, qu'il s'imagine être un grand prince qui veut garder l'*incognito* : duel entre Francheval et d'Irlac. M. de Crac, pour assurer la victoire à ce dernier, lui prête

. . . . l'épée
Avec laquelle un jour César tua Pompée.

Bientôt d'Irlac se fait connaître, et M. de Crac unit sa fille à Francheval.

Il est impossible de ne pas rire de bon cœur à une foule de traits comiques dont fourmille cette petite pièce. Le suisse de M. de Crac, en lui parlant de sa chasse, lui dit :

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous ne tirez pas du milieu de la vôtre.

Cette comédie fut jouée, avec tout l'esprit et toute la gaîté imaginables, par Dugazon, Saint-Phal, Dazincourt, Dunant, Belmont, et madame Petit-Vanhove. Dugazon, surtout, saisit parfaitement l'accent de la Garonne, et déploya ce bon et franc comique qui l'a toujours caractérisé. La pièce est terminée par un vaudeville : le public fit répéter le couplet suivant, chanté par M. de Crac:

On se fait là bas une fête
De savoir le sort de ceci :
En tout cas, ma réponse est prête ;
Je dirai que j'ai réussi.
Mon sort serait digne d'envie,
Si vous ne disiez pas que non :
Alors, une fois dans ma vie,
J'aurais dit vrai, quoique gascon.

Le succès que cette jolie bagatelle obtint à la première représentation fut encore surpassé par celui de la seconde : quelques coupures, une

idée aussi heureuse que plaisante pour le dénouement, ne laissèrent plus rien à desirer. M. de Crac est resté au théâtre, et fait toujours le plus grand plaisir.

On voit souvent des acteurs lutter dix ans contre la défaveur du public, et finir par acquérir un talent qui les rend l'idole de ce même parterre qui ne pouvait les supporter ; il nous serait facile de citer des exemples parmi les sujets qui tiennent le premier rang au Théâtre Français. Quelquefois aussi un débutant est accueilli avec enthousiasme, donne les plus grandes espérances, et loin d'arriver au but qu'il promettait d'atteindre, il reste obscurément au milieu de la carrière. Le public, trompé dans son espoir, semble regretter alors les applaudissemens qu'il a prodigués, et fait expier au pauvre acteur son triomphe anticipé par de fréquentes mortifications. A l'ap pui de notre

assertion, se présentent les débuts de Dupont, qui parut, pour la première fois sur la scène française, le 17 mars 1791. Il joua *Egiste* dans *Mérope*, et *Lindor* dans *Heureusement*. Il parut plutôt destiné à la tragédie qu'à la comédie, et dans *Ægiste*, rôle brillant et peu difficile, il obtint le succès le plus flatteur. De la jeunesse, un physique séduisant, un organe touchant et flexible, une sensibilité entraînante, en fallait-il davantage pour faire porter aux nues un acteur débutant dans un emploi vacant, pour ainsi dire, à la comédie française. Dupont était annoncé comme élève de mademoiselle Raucourt : il était difficile de prendre de meilleures leçons ; aussi parut-il en avoir bien profité. Dans les deux premiers actes de Mérope, il ne mit que ce confiant abandon, cette douce ingénuité qui convient au fils du bon Polyclète. Mais bien-

tôt, grandissant avec son rôle, il s'éleva à la hauteur de sa situation, et devint le digne fils du grand Hercule. Les plus vifs applaudissemens couronnèrent son début, et le public le redemanda après la tragédie, pour lui exprimer plus directement sa satisfaction. Les seuls défauts qu'on remarqua en lui furent ceux qui tiennent à la jeunesse et à la chaleur du sentiment ; c'est à dire des gestes trop multipliés, et une diction précipitée et pas assez graduée. Il joua, le 19, *Britannicus* ; le 20, le jeune *Bramine* de *la Veuve du Malabar*, avec plus de talent et plus de succès encore que son premier rôle : enfin Dupont devait être l'espoir et l'ornement de la scène française ; mais, soit que ses premiers triomphes l'eussent ébloui, soit que la fougue des passions ait empêché ses progrès dans un art qui demande une étude profonde et suivie, il resta

long-tems au même point ; et, en pareil cas, ne pas avancer, c'est reculer. Bientôt une maladie assez grave lui enleva une partie de ses moyens, et lui laissa une difficulté de prononciation aussi pénible pour le spectateur que pour lui-même : le public, aussi prompt à prodiguer le blâme que la louange, le rend souvent responsable du vice de son organe, et il est aujourd'hui au nombre des sujets qu'on tolère.

On se rappelle sans doute que, dans son compliment d'ouverture du 12 avril 1790, la comédie française avait promis de s'occuper des moyens de procurer à la classe des citoyens la moins fortunée des places à un prix plus modéré ; mais des circonstances difficiles ayant mis les comédiens dans l'impossibilité de faire les frais considérables qu'eût exigés une nouvelle distribution de places, ils préférèrent établir une

réduction dans le prix de certains billets; et, à dater du 27 mars, le parterre ne coûta plus que trente-six sous, au lieu de quarante-huit, et la galerie, trois livres, au lieu de quatre livres seize sous.

Depuis long-tems des trois quarts des nouveautés jouées à la comédie française consistaient en drames plus sombres, plus effrayans les uns que les autres: mais on s'accoutume à tout, et déjà le Comte de Comminges, Calas, etc., ne passaient plus que pour des pièces très-sobres d'effets. Il appartenait à Movel de réveiller, par une forte secousse, les esprits dramaturgiques, et de poser le *nec plus ultrà* de l'horrible. Le 29 mars, on donna la première représentation des *Victimes Cloîtrées*, drame en quatre actes en et prose. Le théâtre anglais nous opposerait difficilement des tableaux plus affreux, et si quelqu'émule de Monvel avait entrepris de lutter con-

tre lui, et de reculer encore les bornes du drame, il n'aurait eu d'autre parti à prendre que de mettre en scène un *auto-da-fé*, ou une question extraordinaire. Revenons aux Victimes Cloîtrées.

Deux couvens, l'un de femmes, et l'autre d'hommes, sont mitoyens dans une petite ville de province. Le prieur de ce dernier, directeur de madame de Saint-Alban, a su si bien dominer sa conscience, et s'emparer de son esprit, qu'il l'a engagée à mettre au couvent sa fille Eugénie, au moment où elle allait épouser Dorval. Madame de Saint-Alban et son époux vont à Paris après avoir accompli ce sacrifice, et leur frère, M. de Francheville, qui voyageait depuis deux ans, revient dans sa petite ville, dont les habitans l'ont nommé maire en son absence. Depuis un an, Eugénie est morte dans son couvent, et le jeune Dorval, sé-

duit par les conseils du père Laurent, (c'est le nom du prieur) a pris le froc, et va faire ses vœux le lendemain de l'arrivée de l'oncle d'Eugénie. Le vertueux maire apprend cette nouvelle au moment où monsieur et madame de Saint-Alban reviennent de Paris : cette triste famille gémit et sur la mort d'Eugénie et sur le sort de son amant. Madame de Saint-Alban, coiffée de son père Laurent, est la seule qui applaudisse au dessein qu'a pris Dorval. Ce novice paraît; sa tête est exaltée, sa raison égarée; il pleure Eugénie, il accable sa mère de reproches : un portrait, ouvrage de ses mains, lui rappelle les traits de celle qu'il regrette; son délire augmente : on l'entraîne. Au troisième acte, on voit une des salles du couvent sous le cloître : là, le père Laurent avoue à un des religieux, son confident, qu'il n'a engagé Dor-

val à prendre l'habit que pour s'emparer de ses grands biens, et se venger de la préférence que lui avait accordée Eugénie, pour laquelle le prieur avait conçu un sacrilège amour : ce scélérat voit s'approcher le moment du sacrifice, il triomphe. Mais un autre religieux, le père Louis, a fait prier Francheville de passer au couvent, où il veut lui révéler des secrets importans pour son ami Dorval. Francheville arrive; il ne trouve que le novice, et fait mille efforts pour le détourner du parti qu'il va prendre. Alors le père Laurent vient l'interrompre, et le force à se retirer, attendu qu'*il est tard, et qu'on va fermer la maison.* Francheville s'éloigne désespéré. Dorval reste seul, et bientôt le père Louis vient le trouver : il lui apprend qu'Eugénie a été assassinée par Laurent et l'abbesse du couvent de filles, parce qu'elle avait repoussé avec

horreur les infames propositions du prieur. Dorval, furieux, pousse des cris de rage et de vengeance. Louis se sauve; le père Laurent accourt avec les religieux : Dorval lui adresse les plus sanglans reproches; et l'infame prieur, démasqué, le fait saisir et plonger dans un caveau fétide, où il doit passer le reste de ses jours.

Au quatrième acte, le théâtre est double : on voit d'un côté l'infortunée *Eugénie*, qui n'est pas morte, comme on en a répandu le bruit, mais qui, couchée sur la paille, dans un souterrein affreux, et mangeant un pain noir à la pâle lueur d'une lampe qui va finir, souffre des tourmens mille fois plus cruels que la mort. Dans l'autre caveau, Dorval, abattu par la douleur, plongé vivant dans une tombe lugubre, cherche de tous côtés un moyen de sortir de l'esclavage. Au moment où, égaré par le désespoir, il ose blasphémer

contre la divinité, des caractères tracés sur un linceuil ensanglanté frappent ses yeux : il apprend qu'un infortuné comme lui est mort dans ce cachot; il trouve son cadavre, et une barre de fer avec laquelle l'inconnu avait commencé à percer la muraille à un endroit indiqué. Dorval remercie le ciel qu'il vient d'accuser, et, travaillant bientôt à finir l'ouvrage de son prédécesseur, il parvient à faire une large ouverture au mur qui le sépare d'Eugénie, qui, de son côté, l'aide des pieds et des mains en poussant des cris de joie. Dorval peut enfin pénétrer dans le cachot voisin : il reconnaît son Eugénie. Bientôt un bruit affreux porte l'épouvante dans tous leurs sens. Mais, quel bonheur! le maire, que le père Louis a averti, force la prison à la tête de la garde nationale et des sapeurs de la ville; monsieur et madame de Saint-Alban

retrouvent leur fille ; Francheville sa nièce et son ami, et tout le monde est plongé dans l'ivresse du sentiment et de la reconnaissance.

Cette pièce excita le plus vif enthousiasme, et on ne peut nier qu'au milieu de beaucoup d'invraisemblances elle n'offre des scènes bien faites, une grande connaissance du théâtre, et un style pur et chaud... Mais elle dut tout son succès aux effets monstrueux dont elle est pleine, et à l'*intérêt* qui y règne, si l'on peut appeler intérêt ce sentiment d'horreur qui glace les sens, qui suspend toutes les facultés, et produit le même effet que le saisissement. L'intérêt qu'inspire la bonne comédie est un sentiment doux qui effleure l'ame sans la déchirer : les auteurs devraient ne jamais oublier cette vérité ; mais comme il est plus aisé d'ébranler les nerfs que d'émouvoir le cœur, nous verrons bien plus de

drames à *grands effets* que de pièces d'un véritable intérêt.

Les circonstances contribuèrent aussi beaucoup aux grand succès des Victimes Cloîtrées, qui furent parfaitement jouées par Naudet, Saint-Phal, Dazincourt, Larochelle, et mademoiselle Contat : mais Fleury y fut au-dessous de toute éloge ; il déploya l'art d'un comédien profond, joint à une sensibilité brûlante.

L'auteur fut demandé à grands cris, et *Monvel* parut. (*)

(*) La première représentation des Victimes Cloîtrées donna lieu à une anecdote assez singulière : au moment où le père Laurent fait entraîner Dorval, un murmure d'horreur s'éleva, et un homme, placé à l'orchestre, s'écria : *Exterminez ce coquin-là*. Tous les yeux se fixent sur lui ; il avait l'œil égaré, le visage décomposé. Quand il eut repris ses sens : «Pardon, messieurs, dit-il, c'est que j'ai été moine ; j'ai, comme

Le 10 avril, le Théâtre de la Nation fit sa clôture par une représentation au profit des pauvres : on donna *le Père de Famille, et les Folies Amoureuses*. Cette clôture fut moins brillante que celle des précédentes années ; elle était impatiemment attendue par quelques comédiens résolus à se séparer de la société, par les entrepreneurs intéressés à cette scission, et même par une partie du public, qui voyait que le Théâtre Français portait dans son organisation même le germe de sa destruction. Il fallait pour rendre à l'art tout son éclat une nouvelle *législation dramatique*, ou une rivalité capable de réveiller

---

Dorval, été traîné dans un cachot, et dans le père Laurent j'ai cru reconnaître mon supérieur. » Quelle honte pour le siècle de la philosophie, que des portraits aussi atroces aient pu avoir des modèles!

l'émulation. Mais quels moyens prit-on pour arriver à un but si desirable? On divisa, au lieu de réunir ; on détruisit, au lieu de réparer, et ce beau théâtre, qui fermait avec toutes ses richesses, ne devait plus r'ouvrir que privé d'une partie des talens qui contribuaient à sa gloire.

Nous sommes arrivés à une des époques les plus mémorables de l'histoire du Théâtre Français. Depuis long-tems il était question de l'établissement d'un second théâtre. Les auteurs espéraient que la concurrence leur ouvrirait un champ plus vaste, et les affranchirait des entraves despotiques dont les accablaient les comédiens ; ils furent donc les premiers à réclamer ce second théâtre : mais comment l'établir ? Pour rivaliser, il faut des talens égaux, et quel théâtre à Paris pouvait se comparer à la comédie française ? Celui du Palais-Royal, jadis consa-

cré aux farces du bas comique, s'était peu à peu élevé à un genre plus noble, et quelques pièces à intrigue, telles que *Guerre Ouverte*, *la Nuit aux Aventures*, *les Intrigans*, etc.; plusieurs drames, comme *Charles et Caroline*, et *Calas*; enfin un petit nombre de comédies, parmi lesquelles on distinguait *le Pessimiste*, de Pigault, et *les Ménechmes Grecs*, de Cailhava, avaient assigné à ce théâtre le premier rang parmi les seconds. Depuis quelque tems on y jouait plusieurs pièces du grand répertoire, sinon avec un talent très-marqué, du moins avec un ensemble satisfaisant. Mais qu'il y avait loin de là à la comédie française! Elle seule était en état de fournir la colonie qui pouvait la rivaliser : c'est ce qui arriva.

Nous ne voulons point entamer ici la question, si souvent discutée, de savoir si un second théâtre était

plus nuisible qu'utile aux progrès de l'art; mais, en admettant la nécessité de la concurrence, nous dirons que l'établissement d'une scène rivale devait être l'ouvrage d'un pouvoir éclairé et ami de la gloire nationale, et non celui des passions et de l'esprit de parti.

Les opinions qui divisaient alors la France avaient aussi partagé les comédiens français; la majorité n'était pas amie de la révolution, ou avait cessé de l'être. Ceux qui s'étaient dévoués à sa cause avaient eu l'art d'intéresser le public à la leur; et ce schisme avait occasionné les scènes scandaleuses dont nous avons crayonné précédemment le ridicule tableau.

Tout royaume divisé périra. La décadence du Théâtre Français fut une triste preuve de la vérité de cet axiôme. Depuis quelque tems, la comédie française formait, pour

ainsi dire, deux troupes séparées; et l'aigreur étant montée au dernier degré à l'époque de la clôture de 1791, la minorité résolut de s'ouvrir un nouveau théâtre, et des émigrans tels que Dugazon, Talma, Grand-ménil devaient aisément trouver un asile. Le leur était préparé depuis long-tems : MM. Gaillard et Dor-feuille, directeurs du théâtre du Palais-Royal, leur avaient offert des engagemens aussi avantageux qu'honorables, et l'on savait déjà qu'ils ne les avaient pas refusés. Nous ne croyons pas inutile de donner ici le compliment de clôture, prononcé par Saint-Clair, (*) acteur du *Théâtre du Palais-Royal*, dans lequel il an-

(*) Saint-Clair ne resta pas long-tems au nouveau théâtre : il joua depuis à un théâtre subalterne, et passa bientôt après en Russie, où il est encore.

nonça le noble essor qu'allait prendre ce théâtre, qui, dès-lors, changea son nom contre celui de *Théâtre Français de la rue de Richelieu.*

« Messieurs,

« Accoutumés à votre indulgence,
« nous venons, au nom des entre-
« preneurs et des acteurs de ce
« théâtre, vous en demander la con-
« tinuation. Nous venons mettre
« sous vos yeux le tableau rapide
« et des efforts qu'ils ont faits pour
« la mériter, et de ceux qu'ils se
« *proposent de faire* pour s'en ren-
« dre encore plus dignes.

« Long-tems avant qu'un nouvel
« ordre de choses fît tomber les en-
« traves dont nous étions resserrés,
« leur but invariable et nos vœux les
« plus ardens furent d'élever insensi-
« blement ce théâtre *à la hauteur de*
« *la bonne comédie*, et d'en faire

« *un spectacle plus noble et plus*
« *épuré*. Mais l'inquiétude jalouse
« des privilèges semblait avoir en-
« chaîné ce qu'on appelait petits
« théâtres dans le cercle étroit et
« rebutant des farces grossières, in-
« sipides ou immorales. Une politi-
« que aussi fausse que coupable ne
« rassemblait le peuple que pour
« l'abrutir, et le condamnait à s'a-
« veugler et à se corrompre de plus
« en plus; car une administration
« vicieuse a besoin de tromper les
« hommes pour les contenir, et d'a-
« vilir pour gouverner. Des surveil-
« lans actifs assiégeaient les portes
« de nos théâtres, pour repousser
« toute idée de liberté, de tolérance
« et de vertu, avec autant de pré-
« caution que les favoris des rois
« veillaient autour du trône pour
« en éloigner la justice et la vérité.

« Ces obstacles ne firent qu'a-
« nimer notre zèle : il fallut éluder

« avec adresse, composer avec ex-
« pression, et quelquefois combattre
« avec courage: soins, travaux, em-
« bellissemens, dépenses, rien ne
« fut négligé pour varier les plaisirs
« du public, pour lui offrir plus
« d'objets de curiosité, des acteurs
« plus habiles, de meilleurs ouvra-
« ges, un plus grand ensemble, et
« une plus étroite correspondance
« de toutes les parties nécessaires
« à l'illusion théâtrale, jusqu'au jour
« où notre humble asile, métamor-
« phosé en un portique plus digne
« de Thalie et de Melpomène, (*)
« nous a permis de concevoir de plus
« hautes espérances, et de prendre
« un essor plus hardi.

(*) Sur les débris d'un petit théâtre construit en bois s'était élevée depuis peu la belle salle de la rue de Richelieu, que la comédie française occupe actuellement.

« Enfin, les principes éternels, qui
« n'avaient été enchaînés que par
« la puissance arbitraire, ont repris
« toute leur énergie : une loi fondée
« sur ces principes incontestables a
« substitué à l'injustice des exclu-
« sions, à l'insouciance des privi-
« lèges, l'égalité des droits, et l'ac-
« tivité de la concurrence.

« Une vaste carrière s'ouvre main-
« tenant devant nous : il n'est plus,
« il ne sera plus d'autre privilège
« que celui des talens et des tra-
« vaux ; les chefs-d'œuvres de
« la scène française, les ouvrages
« même du second ordre, qui dor-
« maient dans l'oubli, cette pro-
« priété vraiment nationale, sont
« devenus un patrimoine commun,
« une succession immense que tous
« sont appelés à recueillir, et l'art
« dramatique n'a plus d'autres bornes
« que celles du talent et du génie.

« Mais un si vaste héritage acca-

« blerait la faiblesse ou la négli-
« gence, et cette richesse, comme
« tout ce qui porte le nom de ri-
« chesse, ne devient utile que lors-
« qu'on en sait jouir, et surtout en
« faire jouir les autres.

« Il a donc fallu joindre aux sujets
« de ce spectacle des acquisitions
« nouvelles, et, pour faire paraître
« avec quelqu'avantage Corneille,
« Racine et Voltaire sur ce théâtre
« où jadis fut Molière, appeler à
« notre aide *des talens déjà connus,*
« *déjà aimés du public, et qu'une tra-*
« *dition précieuse eût familiarisés*
« *avec les chefs-d'œuvres de nos*
« *grand maîtres.*

« Voilà, messieurs, ce que les en-
« trepreneurs de ce théâtre ont fait
« pour justifier l'accueil flatteur dont
« le public a bien voulu honorer leurs
« travaux. Peut-être les gens de lettres,
« si long-tems victimes des privilèges
« exclusifs et de la féodalité théâtrale,

« applaudiront-ils à une concurrence
« qu'ils n'ont cessé de réclamer; ils ne
« dédaigneront pas d'étayer, par leurs
« ouvrages, une rivalité dont ils ont
« si bien fait sentir l'importance, et
« ne nous refuseront pas leurs lumiè-
« res et leurs conseils. Mais, mes-
« sieurs, c'est vous surtout dont nous
« implorons l'assistance : vous fûtes
« toujours nos guides, daignez l'être
« encore dans les routes nouvelles
« où nous allons marcher; soutenez
« notre ouvrage, éclairez notre inex-
« périence, et mêlez, à propos, l'in-
« dulgence et la sévérité.

« Sans doute, il est plus d'une heu-
« reuse innovation à faire dans l'art
« de Sophocle et de Térence : l'ho-
« rison se recule et s'agrandit; la pa-
« trie, surtout, demande au génie des
« pièces vraiment nationales; et le
« théâtre, ce moyen puissant d'ins-
« truction, ce foyer électrique de mo-
« rale et de vertu, doit rendre à la
«

« liberté ce qu'il a reçu d'elle, et ac-
« célérer les progrès de la raison pu-
« blique.

« C'est à vous, messieurs, c'est à
« votre goût sûr et sévère à nous faire
« distinguer la bizarrerie de la har-
« diesse, la liberté de la licence,
« l'imagination du délire, et ces mons-
« tres, qui ne doivent le jour qu'à une
« véritable impuissance, des produc-
« tions belles sans fard, riches sans
« luxe, et fortes sans exagération.

« C'est à vous de rendre à Thalie
« un peu de sa gaîté à élever et cette
« muse et sa sœur à la hauteur de
« leur nouvelle destination; enfin,
« c'est à vous de nous aider à conser-
« ver le feu sacré du bon goût, et à
« augmenter encore le dépôt précieux
« des richesses dramatiques qui ont
« tant contribué à la gloire d'un
« peuple, auquel il ne manquait plus
« que la liberté pour devenir le pre-
« mier peuple du monde. »

Ce discours fut fort applaudi, et méritait de l'être. Nous verrons bientôt si le Théâtre Français de la rue de Richelieu tint tout ce qu'il promettait, et tout ce qu'on avait droit d'en attendre. Les émigrans du Théâtre de la Nation y trouvèrent Monvel, qui, ayant déjà, depuis long-tems, quitté la comédie française pour aller en Suède, était, à son retour, entré au Théâtre du Palais-Royal, où, mal secondé, il ne pouvait déployer son talent dans un répertoire au-dessous de lui. Les entrepreneurs avaient aussi réuni plusieurs autres sujets passables, mais qui eurent besoin de quelque tems pour acquérir un peu d'ensemble, et ne point paraître déplacés à côté de leurs nouveaux camarades.

L'ouverture, annoncée d'abord pour le 25 avril, fut remise au 27, et la foule fut d'autant plus grande, que les amateurs ne pouvaient se

partager, puisque le Théâtre de la Nation n'ouvrit que le 2 mai.

Tout concourait d'ailleurs à piquer la curiosité : un nouveau théâtre faisait son ouverture par une tragédie nouvelle, que l'auteur avait retirée des Français, où elle avait été reçue, apprise et répétée, pour la confier à leurs rivaux. Mais si l'affluence fut immense, tous les spectateurs n'étaient pas animés du même esprit : les uns, enthousiastes des nouveautés, se déclaraient les chauds partisans du nouveau théâtre, qui devait, disaient-ils, rivaliser d'abord, et bientôt écraser l'ancien; d'autres ne voyaient, dans la scission, qu'un coup mortel porté à la scène française, et, soit irréflexion, soit esprit de parti, n'en accusaient que les transfuges, qu'ils voulaient accabler de la défaveur la plus marquée. On sent qu'une pareille disposition des esprits dut rendre très-

orageuse la première représentation de *Henri VIII*, tragédie en cinq actes, donnée le 27 avril.

Ceux qui ont lu l'histoire d'Angleterre connaissent le trait qui a fourni le sujet de cette tragédie. Henri VIII, un des tyrans les plus sombres et les plus féroces que les fastes du despotisme puissent offrir, épousa six femmes : deux furent répudiées, deux moururent sur l'échafaud, et une pensa y périr. Ce monstre *ne refusa jamais la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs*. C'est à l'occasion du supplice de Catherine Howard, décapitée sous prétexte qu'elle avait eu des amans avant son mariage, que le parlement d'Angleterre rendit cette loi si absurde, par laquelle il déclarait : Que tout homme qui serait instruit d'une galanterie de la reine doit l'accuser, sous peine de haute trahison ; et que toute fille qui épouse

un roi d'Angleterre, et qui n'est pas vierge, doit le déclarer sous la même peine.

Henri VIII, dégoûté d'Anne de Boulen, est devenu éperdument amoureux de Jeanne Seymour, élevée auprès de la reine. Sur de calomnieuses imputations, qui accusent Anne d'inceste et d'adultère, il la fait arrêter avec Norris, son frère, homme vertueux, et plusieurs de ses amis. C'est là que la pièce commence.

Crammer, archevêque de Cantorbery, qui a quitté la cour pendant qu'Anne était dans la prospérité, y revient au bruit de sa disgrace : il trouve la jeune Seymour, plus effrayée que flattée de l'amour de Henri, sensible au malheur de sa rivale, et appréciant bien le sort brillant que le roi lui prépare. Henri paraît tout entier à son nouvel amour ; la vue de Seymour irrite la violence de ses

feux. Il a connu les triomphes de la guerre, les succès de la paix; il a ouvert son cœur à l'amour, à l'amitié, à la vengeance; il a épuisé tous les plaisirs des rois, et le bonheur a toujours fui loin de lui : c'est auprès de Seymour qu'il croit le trouver. Cette généreuse personne cherche inutilement à le fléchir : plus il la voit, plus Boulen est coupable. Crammer n'est pas plus favorablement écouté, et l'impérieux Henri déploie toute la férocité de son caractère.

Norfolk, parent de Boulen, un de ses juges et son plus lâche ennemi, vient rendre compte à Henri des dispositions des autres juges, ses complices. Crammer se présente avec une lettre de la reine captive : aucun des courtisans n'a voulu s'en charger. Henri s'emporte; mais, obligé de céder aux pressantes sollicitations de Seymour, à qui il donne à lire

la lettre d'Anne de Boulen, il consent à l'entendre et à la voir. Il se retire. Anne arrive : le mot de reine dans la bouche de sa rivale lui paraît d'abord une insulte ; mais bientôt elle se détrompe, et trouve une douce consolation dans la sensibilité de celle qu'elle croyait son ennemie. Henri reparaît : Boulen cherche à le fléchir, et met sous ses yeux le tableau d'une vie irréprochable. Toujours sombre, toujours féroce, sourd aux cris de la pitié, à la voix des remords, il accable l'infortunée, et, avec une barbare hypocrisie, se couvre, à ses yeux, du manteau des lois. La victime entend ce langage, et se dispose à la mort. Henri a chargé Norfolk de gagner Norris comme les autres prisonniers, qui, pour sauver leur vie, ont déclaré la reine coupable : les réponses de Norris ont fait croire à Norfolk qu'il servirait la passion du roi ; mais il a demandé

à être entendu devant la reine, et le tyran y consent.

Le roi annonce lui-même à Boulen que ses complices l'ont chargée. Norris n'a point encore parlé ; Boulen garde un rayon d'espérance. On l'amène : Henri paraît le traiter avec bonté, et l'invite à dire la vérité. Norris jure qu'il va la dire, et, se tournant vers la reine, annonce qu'il va démasquer le crime. Anne croit son frère au nombre de ses accusateurs ; elle le conjure de la manière la plus touchante de rendre justice à son innocence. Henri se flatte de la confondre par ce témoignage important. Norris atteste le ciel, et jure que la reine est innocente. Le roi, furieux, s'exhale en reproches et en menaces : Norris oppose à sa fureur le calme d'une ame pure et résignée. Henri ordonne aux gardes de le traîner au supplice, et sort tout hors de lui. Boulen prédit alors à Norfolk,

son persécuteur, les malheurs qui l'attendent, et qu'effectivement il éprouve dans la suite.

La scène change, et représente la prison de la tour : on y voit Anne de Boulen seule et livrée aux angoisses d'une mort prochaine. Au milieu de ses douleurs, la jeune Elisabeth, sa fille, occupe sa pensée. Une dame d'honneur amène cet enfant, dont l'ingénuité et les questions naïves déchirent le cœur de sa mère. Crammer vient la consoler, et se retire en déclarant qu'il bravera le courroux du roi. Seymour vient mêler ses larmes à celles de la reine. Anne lui lègue sa fille, et la conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de lui tenir lieu de mère. Le commandant de la tour paraît, et vient chercher Anne pour la conduire au supplice.

Henri, ivre d'amour, compte les momens qui prolongent une chaîne

qui lui est devenue insupportable. On lui annonce que Crammer insiste pour être admis auprès de lui. Quelquefois les plus cruels tyrans même veulent se donner l'apparence de la justice : il ordonne à Norfolk de presser l'exécution, et fait approcher Crammer. Ce vertueux prélat fait tous ses efforts pour fléchir le tyran : il en désespère, lorsque Seymour, égarée, Elisabeth dans ses bras, accourt se jeter aux pieds de Henri. Le monarque veut la relever : elle s'obstine à rester dans cette posture suppliante, et emploie les armes de la nature et du sentiment pour toucher un époux barbare, un père dénaturé. La vue d'Elisabeth l'émeut un moment : il a l'air de céder, et ordonne à Crammer de courir suspendre le supplice. Le pontife sort. Seymour demande la grâce toute entière, et ne fait qu'irriter le farouche despote. Crammer reparaît ;

sa douleur rassure Henri : le prélat est arrivé trop tard pour prévenir un crime. Seymour accable de reproches le tyran assassin, repousse sa main avec horreur, et lui demande la mort, comme le gage le plus cher de sa clémence. Henri est furieux, bourrelé de remords, dévoré d'amour, et tremblant d'alarmes ; une sombre frénésie le transporte, et l'agitation de son ame commence son supplice.

Une marche simple, mais conduite avec art, un grand intérêt bien annoncé et bien soutenu ; les caractères donnés par l'histoire bien conservés, la sombre et farouche politique du Néron anglais peinte avec énergie, développée d'une manière savante, le contraste si touchant de deux reines rivales sans se haïr, dont l'une va monter sur l'échafaud, et l'autre sur le trône ; un style noble, harmonieux, toujours de bon goût, de

beaux vers, et surtout de ces vers qui partent de l'ame, et qui savent si bien en trouver le chemin, valurent à cette pièce un grand succès pendant les premier, troisième et cinquième actes. Il fallait qu'elle eût un vrai mérite pour lutter contre les intentions hostiles et les intérêts compliqués qui avaient amené à la représentation beaucoup d'ennemis et de l'auteur et du nouveau théâtre.

Il faut convenir pourtant qu'on avait eu la mal-adresse de faire la part de l'envie : le quatrième acte est froid, monotone et languissant ; aussi fut-il impitoyablement sifflé. Le rôle de la jeune Elisabeth fut rempli par un enfant qui, loin de donner à son rôle l'accent naïf et touchant de son âge, y mit une niaiserie comique. La partie des spectateurs mal disposée ne laissait rien échapper, et les applaudissemens de l'autre

portion du public ne balancèrent qu'avec peine les marques de défaveur prodiguées à plusieurs endroits de la tragédie. Enfin, malgré le mérite de l'ouvrage, nous croyons qu'il eût éprouvé un désastre complet, sans le talent distingué qu'y déployèrent les acteurs, et surtout Talma dans le rôle de Henri VIII. On s'étonna de trouver un tragédien si jeune, qui naguère était réduit à jouer Proculus dans Brutus, capable de combinaisons aussi profondes, de détails aussi savans; en un mot, d'un jeu aussi consommé que celui qu'il offrit aux spectateurs désintéressés.

Madame Vestris joua, avec beaucoup d'ame et de chaleur, le rôle, trop jeune pour elle, d'Anne de Boulen. Mademoiselle Desgarcins fit couler des larmes de tous les yeux dans le rôle noble et touchant de la généreuse et sensible Seymour. On attendait

Monvel dans celui de Crammer, et le regret de ne l'y pas voir fit tort à Desrosières, qui, cependant, le débita avec une sage simplicité : mais un organe vicieux et désagréable empêcha tout l'effet qu'il aurait pu produire. Le rôle de Norris fut rempli par un débutant qui donna les plus heureuses espérances : Monville, doué du physique le plus avantageux, d'une voix sonore, et d'une noble sensibilité, eût obtenu de grands succès s'il eût aimé et étudié son art. Nous aurons quelquefois occasion de parler de lui, jusqu'à sa mort déplorable.

Si la tragédie était montée au nouveau théâtre de manière à dompter la cabale, il n'en était pas de même de la comédie : on devait donner pour petite pièce *l'Epreuve Nouvelle* de marivaux. Peut-être aurait-on pu faire un choix plus heureux ; les directeurs firent un faux calcul, en ne voulant pas prodiguer,

le même jour, leurs richesses tragiques et comiques : il fallait porter un grand coup, et une comédie où l'on eût vu Dugazon et Grandménil eût produit un meilleur effet qu'une pièce sans action, sans intérêt, dont tout le mérite consiste dans un style précieux et entortillé, et qui demande à être jouée par de grands talens pour être supportable : aussi les ennemis du nouveau théâtre se vengèrent-ils amplement sur la comédie, de n'avoir pu obtenir qu'un demi-succès contre la tragédie. Il fut impossible aux acteurs, d'ailleurs assez médiocres, et accoutumés à un autre répertoire, de faire entendre deux phrases de suite. On demanda à grands cris Ricco : (*) enfin on fut obligé

(*) Farce très-comique, jouée d'une manière fort originale par Beaulieu, que le

de baisser la toile sans achever la pièce.

Qu'un auteur sifflé, ou moins applaudi qu'il croyait mériter de l'être, *crie à la cabale*, c'est si naturel, qu'on ne fait plus guère d'attention à cette banale ressource, qui n'est qu'une consolation pour le poëte et ses amis. Mais le tumulte qui accompagna la première représentation de Henri VIII donna lieu à une querelle polémique assez piquante, pour que nous ne la passions pas sous silence.

Palissot, ami de Chénier, et son grand admirateur, publia, quelques jours après, la lettre suivante :

« Ne serait-il pas tems que nos
« Français apprissent à se conduire
« avec la dignité d'un peuple libre ?

---

nouveau genre adopté par ce théâtre avait forcé de s'en éloigner.

« Que peuvent penser de nous les
« étrangers qui nous observent, lors-
« qu'à l'époque de notre prétendue
« régénération, ils voient que nous
« ne savons encore respecter ni les
« lois qui sont notre ouvrage; ni les
« magistrats et les chefs que nous
« avons choisis, et qui sont tous les
« jours outragés impunément dans
« une foule de libelles calomnieux ?
« Que peuvent-ils penser de nous
« lorsqu'ils voient que nous ne sa-
« vons pas même nous respecter.
« Voulons-nous donc (ce qui serait
« la plus humiliante injure qu'on
« pût nous faire) voulons-nous
« que l'on nous compare à ces mal-
« heureux Brabançons qui n'étaient
« pas mûrs pour la liberté ? Voulons-
« nous donc devenir comme eux la
« fable de l'Europe, après cette ré-
« volution si brillante qui nous avait
« fait espérer d'en être la gloire ; de
« cette belle constitution que les

« étrangers nous envient, et qui de-
« vait assurer notre bonheur? Nous
« précipiterions - nous dans l'anar-
« chie pour donner à nos ennemis
« la cruelle satisfaction de nous voir
« retomber sous le glaive du despo-
« tisme? »

« Ecartons ces sujets d'alarmes,
« dont triomphera sans doute le gé-
« nie tutélaire de la France, et des-
« cendons à des objets moins sérieux,
« mais qui intéressent aussi sa gloire:
« n'apprendrons-nous pas même à
« respecter ces lois de bienséance
« qui, dans le tems de notre servi-
« tude, nous avaient fait regarder
« du moins, comme une nation po-
« lie, et jalouse de conserver la pré-
« pondérance qu'elle s'était acquise
« dans les arts? Qui reconnaîtrait
« l'ancien caractère des Français au
« tumulte indécent dont nous avons
« été les témoins à la première re-
« présentation de la tragédie de Henri

« VIII ? Cette pièce est du même au-
« teur qui a si bien mérité de la
« patrie et des lettres par sa tra-
« gédie de Charles IX. Des Français
« n'ont pas rougi de s'associer à des
« cabales de comédiens et contre la
« pièce dont ils espéraient troubler
« le succès, et contre un nouveau
« théâtre qui ne doit son existence
« qu'aux injustices révoltantes de ces
« mêmes comédiens !

« En effet, s'il existe, enfin, ce se-
« cond théâtre si long-tems desiré
« du public et des gens de lettres,
« c'est par l'indignation générale qui
« s'est élevée contre les persécuteurs
« de Talma. On a rendu justice à ce
« jeune acteur, qui déjà, non seule-
« ment en France, mais peut-être en
« Europe, n'a plus dans son art que
« très-peu d'émules. Eh bien ! c'est
« lui que des comédiens jaloux
« avaient voulu proscrire ; c'est lui à
« qui l'on faisait jouer sur l'autre,

« scène des rôles subalternes, tels
« que celui d'un chef de licteurs dans
« la tragédie de Brutus. Voilà ce
« que n'ont pu souffrir ni madame
« Vestris, ni mademoiselle Desgar-
« eins, ni M. Dugazon, ni, enfin,
« ces émigrans de l'ancien théâtre,
« qui avaient eux-mêmes éprouvé
« toutes les injures qui, dans leur
« société, semblaient précisément
« réservées à la supériorité des ta-
« lens.

« L'attachement des gens de let-
« tres pour madame Vestris, qui a
« tant de droits à leur reconnaissance,
« aux suffrages des connaisseurs, et
« à la bienveillance du public, était,
« aux yeux de ses anciens camara-
« des, un tort impardonnable. Trop
« sûrs qu'elle n'avait jamais approuvé
« leurs injustices criantes envers les
« auteurs, ils brûlaient de l'exclure
« de leur société, sans penser au pré-
« judice irréparable que cette exclu-

« sion porterait à leur théâtre : c'est
« par leur aveuglement que nous al-
« lons jouir enfin d'une scène rivale
« de la leur, et de l'émulation qui
« naîtra de cette rivalité. Mais, je
« le répète, conçoit-on que des Fran-
« çais aient pu s'abaisser jusqu'à ser-
« vir la haine d'une pareille cabale ?
« Concevez-vous que le jeune au-
« teur de Charles IX, essayant, pour
« la seconde fois sur la scène, un ta-
« lent devenu la plus belle espérance
« de la nation, et se surpassant lui-
« même par un ouvrage supérieur
« encore à ce début si brillant, se soit
« vu forcé de lutter contre des ad-
« versaires si méprisables, et n'ait
« obtenu qu'une victoire complète,
« il est vrai, mais pénible et dispu-
« tée? Est-ce donc ainsi que nous
« savons honorer le génie ?

« Je sais que rien ne peut détruire
« une réputation méritée ; je sais
« qu'un bon ouvrage est, comme l'a

« dit la Fontaine, d'airain, d'acier,
« de diamant contre les vains ef-
« forts de la jalousie : mais je suis
« indigné qu'à l'époque où nous at-
« tirons sur nous les regards de l'Eu-
« rope, nous donnions encore aux
« étrangers de ces scènes qui nous
« dégradent.

« Sachons jouir des nouveaux plai-
« sirs que nous promet une nouvelle
« scène ; soyons reconnaissans du
« zèle des entrepreneurs de ce théâ-
« tre, fondé autrefois par Molière,
« et qui se sont déjà montrés dignes
« d'en soutenir la gloire par cette
« belle représentation du *Cid*, où
« MM. Monvel, Talma et made-
« moiselle Desgarcins ont déployé
« de si rares talens. Convenons que
« Molière lui-même eût avoué le
« jeu plein de naturel et de finesse
« de M. Grandménil dans le rôle
« de l'Avare. J'ai vu d'anciens co-
« médiens du prétendu Théâtre de la

« Nation pâlir et frémir du danger
« dont les menaçait une concur-
« rence déjà si redoutable : mais
« au lieu de frémir et de cabaler,
« qu'ils s'efforcent d'en triompher
« par leur émulation.

« Pour nous, soyons indulgens
« envers les acteurs encore inexpé-
« rimentés du nouveau théâtre ; c'est
« en les encourageant que nous les
« formerons : sachons-leur gré de
« leur bonne volonté et de leurs ef-
« forts ; avouons même qu'à l'ancien
« théâtre beaucoup d'acteurs, plus
« exercés qu'eux, n'auraient pas
« mieux rempli les rôles dont ils se
« sont chargés. Enfin, j'ose le redire
« encore, apprenons à nous respec-
« ter nous-mêmes : perdons, j'y con-
« sens, nos anciennes grâces, notre
« ancienne politesse, peut-être un
« peu trop frivole ; mais puisque
« nous voulons être libres, devenons
« hommes.

« PALISSOT. »

L'attaque était vigoureuse : la riposte ne fut pas moins vive, et les comédiens français firent imprimer la lettre suivante, en réponse à celle de Palissot :

« Nous sommes convaincus de la « vérité de ce que dit M. Palissot « sur la nécessité de rétablir l'ordre, « de faire régner les lois, de réprimer « les libelles, et de punir les calom« niateurs. Sa lettre nous fournit une « nouvelle occasion d'en sentir le « besoin : si sa conduite eût été d'ac« cord avec sa doctrine, il ne nous « eût pas déchirés en prêchant la con« corde, et calomniés indignement « en affectant le dégoût des libelles.

« M. Palissot, qui se donne, avec « M. Chénier, les honneurs du pro« tectorat, a cru devoir réprimander « le public sur l'accueil qu'il a fait « à la première représentation de « Henri VIII, au théâtre de la rue « de Richelieu ; et, ne voulant pas

« laisser croire que la faute en fût le
« moins du monde à la pièce, il ima-
« gine de nous l'imputer; il nous
« dénonce comme les *auteurs de ce*
« *tumulte indécent*, et *de cabales*
« *formées pour troubler le succès*
« *de l'ouvrage, et nuire au nou-*
« *veau théâtre, qui ne doit son*
« *existence*, dit M. Palissot, *qu'à*
« *nos injustices révoltantes*.

« Pour disculper, du même coup,
« ceux de nos camarades qui déser-
« tent de notre société, au mépris
« de leurs engagemens avec nous,
« qui, nous laissant le poids des
« dettes qu'ils ont contractées, et des
« emprunts dont ils ont profité, vont
« prêter à des théâtres rivaux le se-
« cours de talens qu'ils ont acquis
« et formés parmi nous; et qui fe-
« raient de notre ruine aujourd'hui,
« *s'ils le pouvaient*, leur fortune
« et leur gloire, M. Palissot se charge
« de leur apologie. Ce sont *nos per*

« *sécutions*, ce sont *les injures*
« *de toute espèce que nous leur*
« *avons fait éprouver, et qui, dans*
« *notre société, sont précisément*
« *réservées aux talens supérieurs*,
« *qui les ont forcés à se séparer de*
« *nous*.

« Notre réponse sera courte, mais
« énergique : ***M. Palissot est un im-***
« ***posteur***. Si M. Palissot croit, en
« sa qualité d'homme de lettres,
« avoir le droit de nous outrager, de
« nous avilir, de se jouer de notre
« réputation et de notre état, il se
« trompe étrangement : que ceci
« serve à l'en dissuader. En soute-
« nant ainsi la dignité de l'homme
« et les droits du citoyen vis-à-vis
« de M. Palissot qui nous provoque,
« nous ne croyons point le blesser;
« mais, au contraire, servir les gens
« de lettres, qu'il déshonore, et dont
« il est assez singulier que M. Palis-
« sot, sur ses vieux jours, ait la pré-

« tention d'être le défenseur, après
« en avoir été toute sa vie le fléau.

« Quelles cabales avons-nous for-
« mées ? qui sont ceux que nous
« avons ameutés pour exciter du
« trouble ? Que M. Palissot les
« nomme, qu'ils se montrent !... Non,
« ces lâches manœuvres sont indi-
« gnes de nous.

« Nous n'irons point violer ail-
« leurs une liberté dont nous avons
« besoin pour nous-mêmes. Ne se-
« rions-nous pas bien insensés d'é-
« tablir une guerre d'émeutes et de tu-
« multe dont nous deviendrions aussi
« les victimes ? C'est de la paix, au
« contraire, c'est du silence que nous
« avons besoin ; c'est la bienveillance
« du public qu'il nous faut, et nous
« nous empresserons de la conserver.

« Nous ne *pâlirons* point, nous ne
« *frémirons* point, comme le suppose
« M. Palissot : nous travaillerons ;
« et si nous ne parvenons pas, contre

« nos espérances, à surmonter les
« difficultés dont on nous environne,
« du moins nous aurons fait notre
« devoir, et rempli, autant qu'il était
« en nous, nos engagemens avec hon-
« neur.

« Quant à nos camarades déser-
« teurs, c'est la cause de nos créan-
« ciers plus que la nôtre. Ils exer-
« cent en ce moment leurs droits :
« la justice ne nous permet pas de
« les abandonner ; mais ce n'est pas
« non plus par des cabales et des
« intrigues que la comédie fera va-
« loir les siens. Les tribunaux pro-
« nonceront : alors on verra si notre
« conduite envers nos camarades a
« légitimé leur séparation, et si nous
« sommes coupables envers eux de
« persécutions et d'outrages de tout
« genre. »

« Nous serions, sans contredit,
« fondés à rendre plainte et à ré-
« clamer la protection des lois contre

« M. Palissot, dont les imputations
« calomnieuses tendent à nous dé-
« shonorer, à nous enlever la bien-
« veillance du public, à exciter contre
« notre spectacle la haine de tous les
« gens de lettres et de tous les théâ-
« tres, à éloigner de nous les talens,
« à rendre notre société odieuse à
« tous les comédiens, et à détruire
« notre spectacle.

« Mais il y a si long-tems que
« l'opinion publique a fait justice de
« M. Palissot, que, quelque dessein
« qu'il ait de nuire, il ne le peut
« plus, et que nous aurions pu, pour
« toute réponse à sa lettre, lui faire
« nos remercîmens de l'avoir si-
« gnée.

« Si M. Palissot croit qu'il peut
« répliquer, nous déclarons que nous
« ne lui répondrons plus, par respect
« pour le public et pour nous-
« mêmes.

Les comédiens français ordinaires du roi.

Chénier, en guerrier généreux, ne voulut pas rester simple spectateur d'un combat qui ne s'était engagé que pour sa gloire : il crut que, jeune et vigoureux, il lui convenait de voler au secours de son vieux champion ; il s'élança dans l'arène, et, d'une plume trempée dans le fiel le plus amer, il traça cette lettre, adressée aux comédiens français :

« Oui, c'est vous qui avez troublé « la première représentation de Henri « VIII, de concert avec des aristo- « crates et des courtisanes ! Oui, les « acteurs, les actrices de votre théâ- « tre, les laquais et les amans de « ces demoiselles, leurs créanciers « même, vos ouvreuses de loges, « vos garçons de théâtre s'étaient « rendus soigneusement à cette re- « présentation, et ce n'était point par « esprit de curiosité ! Oui, c'est ce « respectable corps d'armée qui a « dirigé ses principales attaques con-

« tre le quatrième acte ! Ayant ré-
« pété souvent la pièce, vous saviez
« très-bien que c'était la partie la
« plus pathétique de l'ouvrage, et
« que, là surtout, madame Vestris
« déployait une supériorité marquée.
« Oui, les pleurs que ce quatrième
« acte a fait couler en abondance,
« du moment qu'on l'a écouté, dé-
« posent contre les lâches manœu-
« vres qu'on a employées pour faire
« tomber la pièce ! Oui, quelques-
« uns d'entre vous se sont effecti-
« vement très-indécemment compor-
« tés, et surtout mademoiselle Contat
« l'aînée ! (*) Oui, tous ces faits sont
« attestés par plus de trente témoins ;

(*) On se persuadera difficilement qu'une manœuvre aussi lâche ait pu être employée par mademoiselle Contat, cette actrice charmante, dont l'aspect seul est plus propre à dissiper les cabales qu'à les exciter.

« qui se nommeront et déposeront,
« s'il le faut, devant les tribunaux! Je
« n'aurai pas le ridicule d'y dénoncer
« une misérable cabale, dont la tragé-
« die de Henri VIII a si complète-
« ment triomphé; mais si vous avez
« l'audace d'y recourir vous-mêmes,
« c'est moi qui vous répondrai en
« personne, et je m'engage à démon-
« trer que la lettre de M. Palis-
« sot ne contient que des vérités,
« et que c'est vous qui êtes des *im-*
« *posteurs*. M. Palissot ne s'est point
« donné avec moi *les honneurs du*
« *protectorat*: il a écrit comme un
« ami, comme un homme qui chérit
« les lettres, à qui vous devez votre
« existence, et que vous avez toujours
« payé par une détestable ingratitude.
« L'esprit de parti a trop souvent
« divisé la littérature! ce ne sont
« pas là vos affaires: mais quand il a
« fallu dénoncer au public *vos vexa-*
» *tions, vos injustices révoltantes,*

« *et l'astuce profonde* avec laquelle
« vous envahissiez nos propriétés,
« tous les partis se sont réunis,
« et trente auteurs dramatiques ont
« signé que vous étiez leurs ennemis
« les plus acharnés. »

« Vous vous permettez de dire que
« l'opinion publique a fait justice de
« M. Palissot : vous ne connaissez
« pas la force des expressions : les
« amis de M. Palissot, en lui recon-
« naissant ce tour d'esprit malin
« qui a distingué, dans leur tems,
« Boileau, Pope et d'autres écrivains
« célèbres, lui reconnaissent aussi
« un cœur excellent. Les lecteurs, en
« n'adoptant peut-être pas toutes ses
« opinions, ont marqué sa place
« parmi nos écrivains les plus
« élégans et nos critiques les plus
« judicieux. (*)

(*) Nous aurions pu retrancher de cette

« C'est ainsi que l'opinion publique
« lui *a rendu justice.* Pour vous,
« quand la pétition des auteurs a
« dévoilé votre odieuse conduite,
« les spectateurs vous ont abandon-
« nés comme les gens de lettres;
« votre salle s'est trouvée déserte, et
« c'est ainsi que l'opinion publique
« a *fait justice* de vous. Profitez à
« l'avenir de cette petite leçon de
« langue française.

« Si M. Palissot répond, vous le
« menacez de votre silence; et moi,
« si vous répondez, je vous répli-
« querai : au milieu des études qui

---

lettre tout ce paragraphe, qui n'est consacré qu'à l'éloge de Palissot par Chénier : mais, comme nous avons donné en entier celui qui contient l'éloge de Chénier par Palissot, nous avons voulu prouver que ces deux messieurs n'étaient pas ingrats, et se régalaient d'encens avec autant de réciprocité de profusion.

« m'occupent, il me restera tou-
« jours dans ma journée une demi-
« heure pour vous confondre. Avant
« de supposer qu'on veuille ou qu'on
« puisse vous déshonorer, songez que
« vous avez parmi vous des courti-
« sanes dévergondées, des hommes
« perdus de dettes, quelques-uns
« flétris par des banqueroutes par-
« ticulièrs ; songez-y, vous dis-je,
« et ne provoquez plus la franchise
« austère d'un écrivain qui n'a ja-
« mais attaqué personne, mais qui
« sait se défendre, et qui vous ac-
« cablera toujours sous le poids de
« la raison et d'une conduite irré-
« prochable. »

« Un M. Ducray-Duménil, au-
« teur des *deux Martines*, (*) et ré-

(*) Espace de parade, jouée sur un des derniers tréteaux des boulevards. L'intérêt de cette pièce consiste dans un quiproquo d'un genre aussi décent que relevé..... Un

« dacteur des *Petites-Affiches*, fol-
« liculaire bien digne de combattre
« sous vos drapeaux, a trouvé de la
« ressemblance entre la scène de
« Norris et celle de la servante de
« Calas, dans un drame de M. Laya.
« Oui, ces deux scènes se ressemblent,
« quant au fonds, et non quant à
« l'exécution : mais dans les premiers
« mois de 1789, vous avez entendu
« et reçu la tragédie de Henri VIII,
« telle qu'elle est représentée aujour-

---

vieux procureur est amoureux de Martine, fille de son fermier. Le père consent, moyennant cent écus, à abandonner Martine aux desirs du procureur, et même de la conduire en secret chez lui. Il y mène, en effet, son ânesse, qui s'appelle aussi Martine, et c'est elle que le lubrique procureur trouve dans sa chambre à coucher.

Heureusement pour Ducray-Duménil, il est connu plus avantageusement comme romancier que comme auteur dramatique.

« d'hui : les rôles furent distribués
« peu de tems après ; ils sont restés
« fort long-tems entre les mains des
« acteurs ; vous avez souvent répété
« la pièce au commencement de 1790,
« et c'est vers la fin de cette même
« année que vous avez reçu le drame
« de M. Laya. J'atteste sur tous ces
« faits ceux d'entre vous qui ont con-
« servé quelque pudeur, et, entre
« autres, M. Saint-Phal, qui s'était
« chargé du rôle de Norris, et dont
« j'ai toujours distingué les talens et
« l'honnêteté. Dès la première repré-
« sentation du drame de M. Laya,
« mes amis m'ont engagé à publier
« ces faits ; je n'ai point cru devoir
« céder à leurs conseils, et sans la
« réflexion du rédacteur des Petites-
« Affiches, je n'aurais jamais daigné
« rompre le silence à cet égard.

« MARIE-JOSEPH CHÉNIER. »

Cette lettre, qui respire la haine la plus envenimée, provoqua une

réponse de Laya, qui crut devoir repousser le soupçon de plagiat. L'amour-propre d'auteur se mêla dans la querelle : Chénier répliqua ; Laya ne voulut pas avoir l'air de céder, et nous pourrions, en citant quelques passages de leurs lettres, crayonner un tableau très-scandaleux, si nous ne respections ces deux poëtes plus qu'ils ne se respectaient alors eux-mêmes.

Pendant que l'établissement du théâtre de la rue de Richelieu était le motif de tous ces débats, les artistes de ce théâtre employaient, pour défendre leur cause, le talent et le travail, moyens plus nobles que des libelles : le 30 avril, ils donnèrent une représentation du *Cid*, qui fut aussi brillante par le concours des spectateurs, que glorieuse pour les acteurs. Monvel remplit le rôle de dom Diègue avec autant de noblesse que de sensibilité ; made-

moiselle Desgarcins, dans celui de Chimène, rendit avec une vérité déchirante les combats de la nature et de l'amour; et Talma surpassa l'espoir du public dans le rôle de Rodrigue. Quoique ce personnage sorte du genre de ceux où Talma a principalement établi sa réputation, il sut y déployer cette fierté chevaleresque, cette valeur impétueuse et bouillante, cet amour brûlant et respectueux qui forment le caractère du castillan Rodrigue.

Le *Théâtre Français du faubourg Saint-Germain*, que nous désignerons souvent aussi sous le nom de *Théâtre de la Nation*, titre que portaient ses affiches, fort de son antique splendeur, et des grands talens qui lui restaient, s'apprêta à soutenir avec vigueur une lutte de travail et de zèle contre le nouveau théâtre : il fit son ouverture, le 2 mai, par *Iphigénie en Aulide*, suivie de *l'Ecole des Maris*.

Si le public fut peu nombreux, les comédiens durent s'en consoler par l'accueil flatteur qu'ils en reçurent. On vit avec plaisir madame Petit reprendre les rôles dans lesquels elle avait eu des débuts si brillans : elle joua Iphigénie avec beaucoup de candeur et de sensibilité. Mesdemoiselles Raucourt et Sainval cadette semblèrent se surpasser, et les applaudissemens qui furent en général prodigués à tous les acteurs leur prouvèrent que leur théâtre, quoique affaibli par l'émigration de plusieurs sujets précieux, n'en serait pas moins regardé comme le temple antique où Thalie et Melpomène avaient toujours eu un culte si célèbre.

Le 13 mai, un acteur débuta à ce théâtre par les rôles d'*Hector* du *Joueur*, et de *Charlot* du *Mari Retrouvé*. Il parut très-faible, et son physique et ses gestes semblèrent indiquer qu'il eût été moins déplacé

dans un autre emploi que celui des valets. Il ne fit que ce début.

La rivalité entre les deux théâtres n'existait réellement que dans la tragédie; car la palme comique pouvait-elle être arrachée à Molé, à Fleury, à mesdemoiselles Contat, Joli? etc. Bien convaincu de sa supériorité dans la comédie, le Théâtre de la Nation s'occupa donc plus particulièrement de remonter les tragédies les plus propres à faire briller les talens de ses acteurs, et d'en représenter de nouvelles. Le 19 mai, on y joua, pour la première fois, *Marius à Minturnes*, tragédie en trois actes, qui obtint un succès complet. C'était la quatrième fois que ce sujet était mis sur la scène : en 1669, l'abbé Boyer donna un Marius, qui ne fut joué que trois fois, encore avec si peu de spectateurs, que le poëte, n'osant s'en prendre à la faiblesse de sa pièce, aima mieux

en accuser la pluie. Cette excuse de gascon fournit à Furetiere l'épigramme suivante :

Quand les pièces représentées
De Boyer sont peu fréquentées,
Chagrin d'avoir peu d'assistans,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et le dimanche le beau tems.

En 1715, Deçaux donna, sous son nom, une tragédie de Marius, qu'on attribua généralement au président Hainault. L'année suivante, Dumolard fit imprimer, sous le même titre, une pièce qui n'a jamais été représentée. De ces trois Marius, le second était seul resté au théâtre, où il fut remis deux ou trois fois.

Il était sans doute hardi à un jeune homme de choisir pour son premier ouvrage un sujet aussi sévère, qui semblait n'offrir qu'une situation, et qui ne pouvait réussir que par une

grande richesse de détails, et la pompe du style. Mais Arnaud, alors âgé de vingt-un ans, avait la conscience de ses forces, et le succès lui prouva qu'il n'en avait pas trop présumé. Voici l'analyse de sa tragédie :

Gemminius, gouverneur de Minturnes pour Sylla, sait que Marius est dans ses états, et le fait chercher, ainsi que son fils. Ce fils de Marius est auprès du tyran, caché sous l'habit d'un soldat, et feint d'épouser la querelle de Sylla, afin de sauver son père, s'il parvient à le rencontrer. Une tempête affreuse jète Marius dans un lieu désert, où une cabane isolée se présente à sa vue. Amicras, soldat vétéran, habite cette cabane, et l'offre à Marius, qu'il reconnaît, à son air fier et intrépide, pour l'illustre fugitif que poursuit Gemminius : il lui conseille, attendu que ce lieu est rempli de soldats, de se cacher plutôt dans les roseaux

qui bordent la mer. Mais le tyran, qui sait qu'un vieillard étranger fuit de ce côté, fait arrêter Marius, et ce héros est conduit à Minturnes, où il est gardé dans une étroite prison. C'est là que Gemminius, après avoir pris l'avis d'un conseil vendu à Sylla, et aussi barbare que lui, donne l'ordre d'immoler Marius pendant son sommeil : l'exécution du crime est confiée à un Cimbre farouche et aigri par les maux que Marius à fait éprouver à sa nation. Le Cimbre est introduit dans la prison, et se dispose à percer l'illustre victime, lorsque Marius, s'éveillant, s'écrie du ton le plus imposant :

. . . . . . Oseras-tu, Cimbre, égorger Marius?

Le barbare, frappé d'épouvante et d'admiration, recule, et laisse tomber son poignard.

Bientôt le jeune Marius, qui a rallié les amis de son père, accourt

pour le délivrer. Amicras et le Cimbre lui-même combattent Gemminius et ses soldats : ce dernier périt dans la mêlée ; et Marius, encore une fois à la tête d'un parti, va chercher à Rome la mort ou la vengeance.

Cette tragédie, sans femme, est tout à fait du genre admiratif : il y règne un grand intérêt ; mais, peut-être, le plan offre-t-il quelques défauts, que l'extrême jeunesse de l'auteur devait faire aisément excuser. La nécessité de soutenir son sujet par son style l'a fait quelquefois donner dans cet emphase, plus excusable dans le poëme épique que dans la tragédie. On applaudit dans cette pièce beaucoup de beaux vers, et notamment ceux-ci :

Et, seul, je semble errer sur les débris du monde.

. . . .

Renoncer à mon nom serait m'en croire indigne.

. . . .

Songer que je me venge est encore un bonheur.

. . . .

C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
On compatit sans peine au malheur qu'on éprouve.

La scène du soldat cimbre avec Marius produisit le plus grand effet. Saint-Prix, chargé de ce rôle, qui n'eût peut-être été qu'un accessoire pour un autre, y prit des attitudes antiques si belles, et y donna une expression si vraie, qu'il mit en action le beau tableau de Drouais, élève de David, qu'une mort prématurée enleva si jeune aux arts. La pièce fut généralement bien jouée : peut-être le ton patriarchal de Vanhove ne rendit-il que faiblement l'âpreté du farouche Marius ; mais il faut plutôt en accuser son organe que son intelligence.

L'auteur fut demandé avec enthousiasme : Vanhove vint nommer M. Arnaud, âgé de 21 ans. Mais le public s'obstinant à le voir, Arnaud

vint recevoir ses applaudissemens, non sur le théâtre, *mais dans une loge*. Si nous appuyons sur cette circonstance, ce n'est pas que nous pensions qu'il y ait le moindre déshonneur à paraître sur le théâtre, quand on y porte des talens distingués joints à des mœurs honnêtes; mais le public n'a de droits que sur l'ouvrage d'un auteur, et non sur sa personne; et quoique son intention soit de lui payer, d'une manière honorable, le prix de ses travaux, il y a peut-être de l'inconvenance à exiger de lui une démarche qui doit toujours coûter à l'homme de lettres, qui, livré tout entier aux études du cabinet, n'est pas habitué à s'offrir aux regards de la multitude.

La partie la moins soignée de la tragédie de Marius à Minturnes fut, sans contredit, le décor et le costume, et nous sommes obligés de dire que le Théâtre de la rue de Ri-

chelieu eut toujours de ce côté une supériorité marquée sur le Théâtre de la Nation. Talma, qui avait fait de l'antique une étude approfondie, n'épargnait rien pour la vérité de ses costumes, et il était imité et secondé par ses camarades ; les moindres détails étaient soignés avec une exactitude scrupuleuse. (*) Cette partie de l'art dramatique, trop long tems négligée, et si nécessaire à l'illu-

(*) Le théâtre de la rue de Richelieu possédait un sujet bien précieux sous ce rapport; c'était M. Boucher, peintre et acteur. Nous ignorons quels motifs l'ont éloigné du Théâtre Français; mais il est juste de dire qu'on ne s'aperçoit que trop de son absence par la négligence qui règne, sinon dans les costumes des principaux acteurs, du moins dans ceux des accessoires et des gardes, et, en général, dans le décors, qui offre souvent des contre-sens indignes du premier théâtre du monde.

sion; dut tous ses progrès aux recherches et aux dépenses que faisait ce théâtre, non-seulement pour les ouvrages nouveaux, mais encore pour les tragédies anciennes : on y donna, le 21 mai, une représentation de *Brutus*, où Monvel et Talma réunirent tous les suffrages dans les rôles de Brutus et de Titus. Les décorations et les costumes étaient de la plus grande fraîcheur, et de la plus austère vérité ; et cela ne contribua pas peu à l'enthousiasme du public, qui, peu d'années avant la révolution, voyait encore les acteurs du Théâtre Français jouer des Grecs et des Romains avec des manteaux de soie. (*)

(*) Talma se faisait remarquer par le soin qu'il mettait dans ses costumes, lors même qu'il ne jouait que des accessoires à la comédie française. Un jour qu'il avait dix

Il existe au théâtre une tactique qu'on manque rarement d'employer pour les débuts ; c'est d'annoncer long-tems d'avance, et avec beacuoup de pompe, le sujet qui doit paraître. Les oisifs s'en entretiennent ; chacun prétend le connaître : il sera excellent, dit l'un ; il sera mauvais, dit l'autre : et le débutant est jugé mille fois avant d'avoir été entendu. Nous ne croyons pas que toutes les présomptions établies pour ou contre un artiste lui soient aussi avantageuses qu'elles le sont à la recette :

---

vers à débiter, il s'avança drapé à l'antique, et vêtu avec la régularité la plus sévère. Une actrice, d'ailleurs fort aimable, et que nous ne nommerons pas, par respect pour son talent, ne put retenir un éclat de rire, et s'écria : *Ah ! qu'il est ridicule ! il a l'air d'une statue antique.* Pouvait-on mieux faire l'éloge de Talma, et la critique de beaucoup de ses camarades?

le jour indiqué arrive, la foule des curieux ne peut tenir dans la salle; voilà l'objet pécuniaire rempli: mais, pour peu que le débutant soit timide ou inexpérimenté, les éloges que ses amis lui avaient prodigués d'avance tournent alors contre lui: plus on en avait dit de bien, plus on exige de lui, et le public impartial, auquel on offre moins qu'il n'attendait, se réunit à ceux qui étaient déjà prévenus contre l'acteur. Nous pensons qu'il vaudrait mieux, pour un sujet qui entre dans la carrière, qu'il n'eût encore ni partisans ni détracteurs : on le jugerait d'après son talent réel, et non d'après l'idée que les uns ou les autres pourraient en avoir donnée.

C'est ainsi que débuta M.lle Simon, qui parut pour la première fois sur le Théâtre Français de la rue de Richelieu, le 14 juin. Elle avait joué long-tems les rôles d'enfans

au théâtre du faubourg Saint-Germain, et donnait alors des espérances qu'elles n'a pas démenties. Elle débuta d'une manière aussi singulière qu'inattendue : on avait annoncé *le Cid*, qui attirait beaucoup de monde à ce théâtre ; à deux heures de l'après midi, M.lle Desgarcins envoya dire qu'une indisposition assez grave la mettait hors d'état de jouer le soir le rôle de Chimène. Les directeurs ne voulaient pas tromper l'attente du public : à qui s'adresser ? M.lle Simon se trouvait avoir appris le rôle il y avait trois ans. On la pria de le jouer, et cette jeune actrice, que son âge devait rendre encore plus timide, eut le courage de s'en charger ; loin de pouvoir faire une seule répétition, à peine eut-elle trois heures pour se le rappeler ; et cependant elle le remplit avec une sensibilité, une intelligence et une pureté de

diction qu'on aurait tout au plus attendues d'une actrice consommée. Le public l'applaudit avec enthousiasme, et la redemanda après la pièce, pour lui témoigner le plaisir que lui avait fait éprouver un début si intéressant pour les amateurs de la tragédie.

Le lendemain du début de M.lle Simon, le 15 juin, fut signalé par la première représentation, au même théâtre, de *l'Intrigue Épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers. Ce titre singulier, qui donne d'abord du travail à l'esprit, est parfaitement rempli : c'est en effet une intrigue par lettres, et c'est un tour de force surprenant qu'avec le plus petit moyen dramatique (celui d'une lettre) on ait pu faire cinq actes aussi comiques et aussi bien intrigués.

Clénard, vieux procureur avare, veut épouser Pauline, sa pupille, plus pour ses grands biens que pour

ses attraits et ses qualités : son but est surtout de se dispenser de rendre compte de sa tutelle. Il vient de faire maison nette, et a choisi, pour servir de duègne à sa pupile, sa sœur, espèce de *Sancho femelle*, qui ne s'exprime qu'en proverbes.

Pauline, qui aime le jeune Cléry, dont elle est aimée, trouve mille moyens de recevoir ses lettres, et de lui faire parvenir les siennes : elle fait même à la duègne la confidence, très-plaisante, de la manière dont elle a connu son amant. La sœur conseille au vieux tuteur d'amadouer Pauline par des présens. Celle-ci, qui a une lettre toute prête, ne sait comment la faire tenir à son amant. Sa duègne en écrit une : Pauline essaie, en jouant, ses lunettes, les laisse tomber, les brise, et profite de l'aventure pour substituer sa lettre à celle de son argus. Le tuteur revient avec des marchands d'étoffe,

dont les commis, gagnés par Cléry, ont attaché une lettre à sa poche: elle est aperçue, saisie et remplacée par la réponse. Cette réponse apprend à Cléry que le tuteur, plus jaloux que jamais, va envoyer le jour même Pauline au couvent.

Cependant un huissier, confident du procureur Clénard, l'instruit que le peintre Fougères, qui lui doit mille francs, est le beau-frère de Cléry: pour occuper le jeune homme, on prend le parti de faire saisir Fougères.

Ce peintre, enthousiaste de son art, est sourd aux remontrances de sa femme qui lui parle des sergens; il lui répond par le tableau d'Argant et de Tancrède. Enfin elle le décide à sortir pour prévenir leurs poursuites. Cléry arrive avec sa maîtresse, qu'il a eu l'art de soustraire à la vigilance de la duègne; mais les huissiers paraissent, et les deux amans n'ont d'autre ressource que

de se mettre en mannequins. Les huissiers veulent les comprendre dans la saisie : les mannequins armés baissent la lance, et les font reculer; mais ce tumulte fatigue Pauline qui s'évanouit. On la démasque ; Clénard la reconnaît : elle est enlevée et reconduite chez l'odieux tuteur.

Pendant qu'il insulte à son désespoir, le cocher rapporte à Pauline sa croix d'or, qu'il dit avoir été oubliée par elle dans sa voiture. Pauline, qui se rappelle l'avoir quittée au moment de son déguisement, y soupçonne du mystère, et, pendant le tems que son argus la quitte pour aller condamner les volets de sa chambre, elle trouve un billet dans le nœud de la croix : ce billet, de son amant, l'avertit d'avoir l'air de céder, et de presser le tuteur d'envoyer chercher le notaire. La fin contient un secret important ; mais le retour de Clénard empêche Pauline de le lire.

Le peintre reparaît, et vient redemander la cuirasse que les huissiers lui ont enlevée. Il offre pour paiement le cautionnement de son beau-frère, de la part de qui il remet une lettre; mais une méprise cruelle a mis sous cette enveloppe une lettre que Cléry adresse à un de ses amis, dans laquelle il lui révèle le secret de la croix d'or, et semble lui annoncer plus de goût pour la fortune que pour la personne de Pauline. Armé de cette lettre, Clénard accable Pauline, qui paraît au désespoir, et se fait rendre le billet qui semble accuser Cléry, et qui n'est encore qu'une ruse d'amour : la deuxième page retranchée du billet a mis Pauline au fait, et la lettre perfide, placée sur la lumière, lui montre des caractères qui lui apprennent le reste.

Clénard envoie chercher le notaire: un clerc se présente; c'est Cléry. A

peine est-il entré, que le véritable clerc paraît : Cléry paie d'audace, et salue le clerc sous le nom de Cléry. A ce nom terrible, le vieux tuteur entre en fureur ; il est impossible au clerc de lui faire entendre raison, surtout lorsque Cléry a eu l'adresse de faire tomber près de sa poche la clef de la chambre de Pauline, qu'il a fait faire d'après une empreinte sur cire. Le pauvre clerc, étourdi de l'accueil, leur présente le contrat : Cléry s'en saisit, et, avec l'aide du tuteur et de sa sœur, il le met à la porte. Dans le moment il substitue à ce contrat le sien avec Pauline, pour mieux convaincre le tuteur de la perfidie de l'autre, et lui fait voir en même tems celui de Clénard, qu'il a l'air de tirer de sa poche. Pauline vient jouer le désespoir : Cléry conseille de saisir ce moment ; le tuteur se hâte ; tous signent le contrat de Cléry et de Pauline. Le

peintre et sa femme viennent payer avec l'argent de leur beau-frère qu'ils reconnaissent et qu'ils embrassent, et le tuteur voit que garder une femme malgré elle, *c'est la chose impossible.*

Cette pièce obtint le plus grand succès. Il y a bien du mérite à faire marcher, pendant cinq actes, une intrigue entre deux personnes qui n'ont aucun aide, aucun confident, et à ne pas laisser réfroidir un instant l'attention et l'intérêt du spectateur. Cette comédie fut une nouvelle preuve du talent de Fabre-d'Eglantine, auteur du *Philinte de Molière*, ouvrage si différent de couleur de *l'Intrigue Epistolaire.* L'imbroglio de cette dernière pièce est bien tissu, la marche vive, et les incidens bien ménagés; enfin, on y rit, et de ce rire franc et vrai que Thalie ne connaissait plus depuis long-tems. L'ouvrage fut très-bien joué par Grandménil, Michau et Talma,

qui remplit avec aisance et gaîté le rôle de Cléry. M.lle Lange joua Pauline avec autant d'intelligence que d'intérêt. Mais il faut avoir vu Dugazon dans le rôle de Fougères, pour se faire une idée du comique avec lequel il rendit l'extravagant enthousiasme, la burlesque insouciance d'un artiste qui ne voit que ses tableaux, et qui rejète loin de lui toutes les idées, tous les objets qui pourraient le distraire.

C'était sans doute une tâche pénible que celle de transplanter sur notre scène toutes les beautés du théâtre de Shakespear, en les dégageant des monstrueuses inconvenances que réprouve le goût français : il fallait, pour ainsi dire, *nationaliser* ces tragédies en leur donnant une marche régulière et un style décent. Ce n'est plus ici le travail uniforme d'un traducteur ; c'est celui d'un homme de génie et de goût

qui doit connaître et toutes les beautés de l'auteur qu'il imite, et la délicate sévérité du théâtre pour lequel il écrit. Ducis, à qui nous devions déjà *Hamlet*, *Macbeth* et *le Roi Léar*, donna au Théâtre Français de la rue de Richelieu *Jean Santerre*, tragédie en cinq actes, qui fut jouée, pour la première fois, le 28 juin 1791.

Outre la pièce de Shakespear sur le même sujet, un abbé fit imprimer, vers 1617, sous le titre de *Jean et Arthur*, une tragédie informe, incorrecte, monstrueuse, qui ne fut jamais jouée, et qui resta ensevelie dans la poussière de l'oubli.

Voici l'analyse de la tragédie de Ducis, qui paraît n'avoir emprunté de Shakespear que les principales données, les détails et la conduite de l'ouvrage lui appartiennent tout entiers.

Le lieu de la scène est à Londres.

Jean a fait renfermer dans une tour le jeune Arthur, fils de son frère Geoffroy, héritier, par sa femme Constance, du comtat de Bretagne. Richard, roi d'Angleterre, est mort sans enfans; Geoffroy n'est plus; Constance traîne une existence obscure et cachée, et personne ne connaît la prison d'Arthur : en sorte que le perfide Jean paraît devoir jouir, sans obstacle, de la couronne d'Angleterre. Mais les tyrans sont craintifs et soupçonneux : Jean avoue à Hubert et à Nevil, ses deux confidens, que l'existence seule de son neveu l'alarme; que le peuple semble vouloir s'attacher à ce jeune prince; qu'il craint d'être détrôné. Il engage Hubert, qui est le gouverneur de la tour, à voir le jeune Arthur, et à sonder ses dispositions, sans lui faire connaître les droits qu'il a au trône. Hubert entretient, en effet, cet enfant aimable. Hubert est sensible;

il verse des larmes, et apprend de sa bouche que ce jeune infortuné a jeté du haut de sa tour une croix d'or qu'il tient de Constance, sa mère, et sur laquelle il a écrit ces mots : *Anglais, sauvez Arthur.* Bientôt un parti semble se former en faveur du prisonnier : Jean fait arrêter le chef de ces *factieux*, ainsi qu'il ose les appeler. Ce chef, vieillard vénérable, a justement trouvé la croix d'or d'Arthur, et l'a remise à un ami. Hubert est chargé d'écouter les aveux qu'il fera, en confidence, à une femme ignorée, obscure, et qui, depuis long-tems, vit dans la tour. Cette femme est Constance, mère d'Arthur. Hubert, pénétré de douleur, lui apprend que son fils est près d'elle. Cette mère gémissante demande à le voir : Hubert y consent, à condition qu'elle restera voilée, et qu'elle ne fera point éclater ses transports. Entrevue touchante entre ces infor-

tunés : le vieillard se prosterne en reconnaissant son roi légitime, et cet enfant intéressant le rélève en disant :

Que faites vous ? Hélas ! dans l'état où nous sommes,
Le ciel m'apprend assez qu'il fit égaux les hommes.

Il se retire sans savoir que la femme inconnue est sa mère. Cependant le tyran est tourmenté du projet d'un crime abominable ; il vient trouver Hubert, qu'il croit tout dévoué à ses ordres cruels, et lui dit :

J'entends l'Anglais gronder et frémir dans sa chaîne.

Il ajoute que le peuple croit Arthur privé de la vue, bruit qu'il a fait courir pour empêcher qu'on ne le proclame roi, et l'infame ordonne à Hubert de crever les yeux à cet infortuné. Qu'on juge de la douleur du généreux Hubert ! Arthur vient se jeter dans ses bras : il a vu des soldats faisant rougir un fer aigu ; il sait qu'on a souvent privé de la

vue de jeunes héritiers d'un empire ; il conjure Hubert de le sauver. Les soldats paraissent pour exécuter l'ordre barbare : Hubert, au désespoir, les fait éloigner ; mais à peine l'enfant est-il rentré dans sa prison, que le sensible Hubert apprend, par un ami, que Jean l'a fait venir en sa présence, et qu'Arthur est pour jamais privé du jour. (*)

Hubert annonce cette nouvelle affreuse à Constance, qui, n'étant connue du tyran que sous le nom d'Adèle, vient d'être nommée par lui pour servir de guide et de compagne au malheureux prisonnier. Qui pourrait peindre le désespoir de cette tendre mère ! Son fils paraît devant elle, un bandeau sur les yeux : sa douleur la trahit, et Arthur s'aper-

---

(*) Dans Shakespear, cette opération cruelle se fait sur la scène.

çoit enfin qu'il est dans les bras de sa mère, de cette mère qu'il adore, et qu'il a si long-tems appelée à grands cris dans sa triste retraite. C'est alors que Jean, toujours sombre et soupçonneux, veut interroger cette femme, et le vieillard arrêté dans l'émeute populaire. Les réponses fières et laconiques de ces deux prisonniers augmentent sa terreur : il interroge son neveu, qui lui confie l'histoire de la croix d'or. Le tyran ordonne qu'on les sépare : Constance s'évanouit, et l'enfant, troublé, nomme imprudemment sa mère. Jean accuse Hubert de l'avoir trompé : celui-ci lui répond avec une sublime franchise, et sort après l'avoir accablé de reproches sanglans. Jean, au comble de la fureur, fait plonger la mère et le fils dans des cachots ténébreux. Constance parvient à attendrir le geolier, qui lui amène son fils. Par l'ordre du tyran,

on apporte du poison à ces deux victimes. Elles vident la coupe fatale au moment où Hubert arrive à la tête d'un parti triomphant : il annonce à ces infortunés qu'ils sont libres ; mais il n'est plus tems, la mort coule dans leurs veines, et ils expirent sous les yeux même du barbare Jean, qui, vaincu, accablé d'outrages et de honte, se présente par un souterrein où il s'était caché, et demande la mort, qu'Hubert lui refuse en le condamnant à vivre dans l'opprobre et les remords.

Cette tragédie offre de grandes beautés, un style mâle et soigné, des vers de sentiment, des idées fortement exprimées, une conception hardie, une conduite sage ; mais on peut lui reprocher avec raison de la lenteur dans l'action, des effets manqués, de la monotonie et de la similitude dans les situations ; enfin, de

produire plus d'horreur que d'intérêt.

Le rôle de Jean n'est qu'atroce, et le jeu terrible de Talma lui donna une teinte encore plus sombre. Monvel joua avec un talent supérieur le seul beau rôle de la pièce, celui d'Hubert; et M.lle Simon se fit remarquer dans celui d'Arthur. L'auteur fut demandé, et Monvel vint nommer Ducis.

Le 2 juillet 1791, le Théâtre de la Nation joua, pour la première fois, une comédie en deux actes et en vers, ayant pour titre : *Pauline*, ou *la Fille Naturelle*. Ce petit drame, tiré d'une pièce allemande, est l'ouvrage d'une dame : des pensées délicates, de jolis vers, et une douce sensibilité lui valurent quelques représentations. Le sujet en est fort simple : M. de Limeuil a un enfant naturel qu'il fait élever dans la solitude ; il n'a pour confident qu'un

jeune étourdi, nommé Saint-Phar, que les circonstances forcent à révéler son secret à madame de Limeuil. Cette tendre épouse, touchée de compassion, fait venir Pauline dans sa maison, et se concerte avec Saint-Phar pour assurer son bonheur. Les entrevues fréquentes qu'ils ont à cet égard donnent de l'ombrage à Limeuil, qui propose un duel à son ami, et le divorce à son épouse : celle-ci ne lui répond qu'en remettant sa fille dans ses bras, et en lui présentant un acte d'adoption qui lui assure tous ses biens.

L'auteur, que le public voulait absolument connaître, persista à garder l'anonyme.

Depuis que les deux théâtres étaient formés, les pièces nouvelles se succédaient avec une incroyable rapidité, et cette noble émulation aurait sans doute tourné au profit de l'art, si elle n'eût pas dégénéré

en une basse et misérable jalousie, et si le second théâtre, dont le seul but devait être de rivaliser l'ancien, n'eût pas, au contraire, cherché à s'élever sur ses ruines.

Chénier, que nous avons déjà vu plus d'une fois sur la brèche, s'élança de nouveau dans l'arène, et après avoir traité publiquement l'ouvrage de M. Laya de drame très-plaisant, il donna lui-même au théâtre de la rue de Richelieu une tragédie en cinq actes et en vers, ayant pour titre : *Calas*, ou *l'Ecole des Juges*, et dont la première représentation eut lieu le 7 juillet 1791.

Nous n'analyserons pas le plan de cette pièce, qui présente, à peu de chose près, les mêmes personnages que celle de M. Laya, et qui, établie sur le même sujet, est cependant moins intéressante et moins théâtrale, mais écrite avec beaucoup plus de force et d'élégance. Nous répéterons

encore ici le reproche que nous avons fait à l'auteur de noyer son action dans des tirades interminables : ce défaut est plus sensible dans Calas que dans ses autres pièces ; la marche est lente, l'intérêt presque nul, et c'est, à coup sûr, comme ouvrage dramatique, une très-faible production. On applaudissait toujours avec fureur le vers suivant que Calas adresse à son confesseur :

Eh quoi ! vous me plaignez, et vous êtes un prêtre!

Talma, naguère réduit aux rôles subalternes, jouait dans cet ouvrage celui du magistrat Lasalle, et ce jeune acteur y accrut encore sa réputation par la chaleur et l'énergie de son jeu.

Ce théâtre saisit avec empressement l'occasion de l'apothéose de Voltaire, et de la translation de ses cendres au Panthéon, pour remettre *les Muses Rivales* de Laharpe,

représentées en 1779, à l'époque de la mort de ce grand homme.

Tout le monde connaît ce petit ouvrage, où l'auteur donne la préférence à Melpomène, et n'accorde à Thalie que le second rang : question vingt fois discutée, jamais résolue, et que Laharpe a tranchée de sa propre autorité, soit pour faire ressortir davantage la gloire de son héros, soit pour se montrer lui-même digne du titre d'héritier qu'il en avait reçu.

Lorsque la pièce fut donnée dans sa nouveauté, Louis XVI venait de monter sur le trône : il était puissant, chéri, adoré du peuple ; aussi Laharpe disait-il de Voltaire, retenu dans l'Elysée par Henri IV,

S'il a vécu trop peu sous le jeune Louis,
Qu'il demeure à jamais auprès de son modèle.

En 1791, lorsque la pièce fut re-

prise, Louis XVI chancelait sur son trône : ramené de Varennes dans sa capitale comme un malheureux captif, il avait vu fuir les poëtes courtisans, que naguère il comblait de ses bienfaits.

M. de Laharpe était trop bon patriote pour conserver les vers que nous venons de rapporter; il était plus délicat de leur en substituer d'autres contre les despotes, les tyrans, les prêtres, et c'est ce que ne manqua pas de faire l'auteur, pour donner une idée de sa générosité et de sa grandeur d'ame.

Pour peu qu'une pièce nouvelle contînt des tirades vigoureuses contre l'ancien régime et le fanatisme, elle obtenait toujours un grand succès; le mérite du style, la bonté du plan, la vérité des caractères étaient comptés pour fort peu de chose, et tel est le véritable motif du succès qu'obtinrent alors certains

auteurs qui remplaçaient l'enthousiasme et la verve de la poésie par l'exagération et le délire de l'esprit de parti.

Les comédiens français, que leurs rivaux ne manquèrent pas de représenter comme entachés d'une vieille aristocratie, étaient obligés, pour leur conservation, de céder au torrent, et c'était à qui des deux théâtres offriraient les ouvrages les plus boursoufflés de patriotisme.

Le 13 juillet 1791, on représenta, pour la première fois, une tragédie en quatre actes et en vers, ayant pour titre : *Washington, ou la Liberté du Nouveau Monde.* Il nous serait impossible d'analyser une pièce dénuée d'action et d'intérêt, n'offrant que des allées et des venues, de longs discours fort ennuyeux, et ne rachetant pas même ces défauts par le mérite du style....

Les principaux acteurs jouaient

dans cette pièce où toutes les règles de l'art étaient violées, et où on avait tout amalgamé, jusqu'au serment constitutionnel des prêtres.

Sauvigny, censeur royal, en fut nommé l'auteur, et le parterre, en le demandant, fit plutôt l'éloge de son patriotisme que celui de son talent.

Pour dédommager le public, fatigué de tant de mauvais ouvrages, il ne fallait rien moins que les débuts brillans de mademoiselle Mézeray : cette actrice, fille du limonadier de la comédie française, parut, pour la première fois, le 20 juillet 1791, dans les rôles de Lucile des Dehors Trompeurs, et de Zénéide de la comédie de ce nom.

Parée de toutes les grâces, de toute la fraîcheur de la jeunesse, douée d'un son de voix enchanteur, d'une prononciation exacte, et surtout d'une décence trop rare au théâ-

tre, mademoiselle Mézeray montra dès cette époque l'aurore d'un talent qui devait un jour briller sur la scène française. Ses débuts, qu'elle continua dans l'Ecole des Mères, le Bourru Bienfaisant, la Gouvernante, etc., excitèrent un enthousiasme que ses progrès ont parfaitement justifié.

Nous aurons occasion de les faire remarquer en parlant des divers théâtres qu'a parcourus cette jeune actrice.

Tandis que le Théâtre de la Nation s'enrichissait d'un sujet aussi intéressant, celui de la rue de Richelieu appauvrissait son répertoire par des farces révolutionnaires.

De ce nombre est l'*Hôtellerie de Worms*, jouée, pour la première fois, le 11 août de la même année, et dont il est facile de pressentir le sujet.

Tout le monde se rappelle qu'au commencement de la révolution, les

Français, qui sortirent de leur patrie, avaient choisi pour rendez-vous les villes de Worms et Coblentz, où ces nouveaux Doms Quichotte ne croyaient faire qu'un voyage de quelques jours pour rentrer bientôt triomphans dans le pays qu'ils avaient abandonné. L'auteur de la pièce nouvelle suppose qu'une douzaine de ces messieurs, ivres d'orgueil, et légers d'argent, habitent une hôtellerie où ils ne peuvent payer leur écho; mais ils se rassurent, et espèrent voir bientôt leurs finances se remonter par l'arrivée d'un illustre personnage qu'on ne nomme pas, mais qui n'est autre chose que le roi, à la fuite duquel on veut faire allusion.

Tout à coup ils apprennent que le projet est manqué; pour comble de malheur, la méfiance et la discorde se glissent parmi ces illustres

hôtes, qu'une lettre anonyme achève de mettre au désespoir.

Il fallait que cette farce fût bien plate, bien ignoble, pour n'obtenir aucun succès à l'époque où elle fut représentée: heureusement pour l'auteur, son nom est resté inconnu, et nous ne pensons pas qu'il lui prenne jamais fantaisie de soulever le voile de l'anonyme.

Dugazon jouait, dans cet ouvrage, un marquis gascon, avec un comique qui aurait peu de modèles, s'il ne dégénérait pas souvent en bouffonnerie indigne de son talent.

L'Hôtellerie de Worms fut immédiatement suivie de la Prise de la Bastille, drame en trois actes et en vers, représenté, pour la première fois, le 25 août 1791. Cet ouvrage était le véritable pendant du Despotisme Renversé, joué au Théâtre de

la Nation, et n'obtint pas moins de succès.

On se rappelle à peine les noms de cette foule d'ouvrages nés et disparus avec nos troubles civils, et semblables à ces vapeurs malfaisantes que l'orage répand autour de nous, mais dont une douce rosée vient heureusement purger l'atmosphère.

Le 31 août, le Théâtre de la Nation donna la première représentation de *Virginie*, ou *les Décemvirs*, tragédie en trois actes et en vers, qui n'obtint qu'un faible succès. Le sujet en est le même que celui de la Virginie de Laharpe, mais il est moins habilement traité, et quoiqu'on ait applaudi de très-beaux vers dans le nouvel ouvrage, il parut en général peu théâtral et dénué d'intérêt ; mais les allusions nombreuses qu'il contenait furent saisies par les différens partis, et sou-

tinrent, pendant quelque tems, cette pièce, dont l'auteur est Doigny.

Les comédiens qui s'étaient séparés du Théatre de la Nation avaient emporté avec eux quelques ouvrages de son répertoire; de ce nombre était la fameuse pièce de Charles IX, qui excita de si grands orages, et qui fut le premier signal de la révolution des coulisses. Cette tragédie fut remise, le 3 septembre 1791, au Théâtre de la rue de Richelieu : la représentation en fut extrêmement tranquille ; Talma y reparut dans le rôle qui avait commencé sa réputation ; et Monvel, qui s'était chargé de celui du chancelier de Lhôpital, y déploya ce talent profond, cette sensibilité exquise qui en font un des premiers acteurs de la scène française.

La même tranquillité ne régna pas le surlendemain, 5 septembre, au Théâtre de la Nation, où l'on jouait la Partie de Chasse de Henri IV. Ce

charmant ouvrage de Collé renferme des allusions que les amis de Louis XVI saisirent avec transport, et que sifflèrent impitoyablement ceux qui ne voyaient qu'avec indignation l'espèce d'oubli dont l'assemblée nationale avait couvert son voyage à Varennes.

Cette différence d'opinion excita dans le parterre des rixes, qui seraient devenues sanglantes si la force armée n'était pas accourue pour rétablir la tranquillité. *Le Conciliateur* ne pouvait paraître plus à propos que dans un moment où une si grande division régnait parmi les esprits ; aussi cette pièce, en cinq actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 19 septembre 1791, sur le Théâtre de la Nation, obtint-elle un brillant succès.

Le sujet en est trop connu, pour que nous l'analysions d'une manière très-détaillée ; il nous suffira de dire

que Dorval, sous le nom de Melcourt, s'introduit dans la maison de Mondor, ennemi irréconciliable de son oncle, et père de Lucile, son amante, que cette haine de famille le met dans l'impossibilité d'obtenir.

Dorval, homme extrêmement aimable, veut concilier les deux maisons, et quelque difficile que lui paraisse l'entreprise, il a le courage de la tenter.

Deux rivaux à congédier, deux tantes vieilles et hargneuses à fléchir, un mari et une femme, toujours en querelle, à mettre d'accord, telles sont, en peu de mots, les difficultés que Dorval doit surmonter, et qu'il surmonte, en effet, par la souplesse de son esprit, et la douceur de ses manières.

Beaucoup de gens seront surpris, sans doute, de notre façon de penser sur cette comédie; mais, quelles que soient leurs clameurs, nous n'en per-

sisterons pas moins à la regarder comme un ouvrage très-faible, et dont le succès peut avoir la plus funeste influence sur l'art dramatique.

L'afféterie, le jargon n'ont jamais été poussés à un plus haut dégré ; ce misérable genre, qui n'a que trop d'imitateurs, est plutôt celui d'un petit maître qui a passé sa vie dans les boudoirs et les toilettes, que celui d'un écrivain qui, ayant observé les hommes, a le courage de traduire sur la scène ceux dont il a saisi les ridicules et les vices.

Molière, Regnard, Destouches même, n'écrivaient pas la comédie avec des madrigaux ; ils repoussaient avec dédain ce faux bel esprit si bien ridiculisé dans les Femmes Savantes : ils sentaient que, pour corriger les hommes, il ne suffit pas d'accoler les mots *cœur*, *bonheur*, *amour*, *amitié*, etc. ; et leurs pinceaux, toujours vrais, au lieu de peindre des

roses, crayonnaient l'image fidelle des mœurs de leur siècle.

La comédie de Dumoutier offre sans doute des idées fines, des pensées délicates ; mais elles sont enveloppées d'un style si obscur, que le sens en échappe par fois aux auditeurs les plus éclairés. Boissy, l'un des écrivains qui ont mis à la mode ce mauvais entortillage, a été laissé bien loin par ses imitateurs ; ils ont tellement habitué le public à leurs fades conversations, à leurs dialogues pointilleux, que tout ce qui est d'un comique franc lui paraît aujourd'hui de mauvais ton, et blesse les oreilles délicates de la moderne société.

Nos grands maîtres peignaient les hommes tels qu'ils étaient ; les auteurs d'à-présent les peignent tels qu'ils devrait en être : les uns nous offraient des portraits d'une parfaite ressemblance ; les autres ne nous montrent que des miniatures, et encore flat-

tent-ils les objets qu'ils rétrécissent.

Les partisans de la comédie du Conciliateur fondent leur enthousiasme sur les détails brillans dont elle pétille : nous pensons, au contraire, que le principal mérite de l'ouvrage consiste dans des scènes dont l'intention est vraiment comique, mais dont le dialogue est beaucoup trop précieux. Dumoutier, auquel on ne peut refuser beaucoup d'esprit, n'était point né pour le théâtre ; il aurait dû se borner au genre érotique : mais tels sont la plupart des hommes ; au lieu de rester dans leur sphère, ils veulent prendre un vol trop élevé, et retombent comme Icare, pour n'avoir pas assez consulté leurs forces.

Fleury, l'un des premiers acteurs de la scène française, joua le rôle du Conciliateur avec une grande supériorité, et ne contribua pas peu à son succès ; car cette pièce, médiocrement jouée, serait fort en-

nuyeuse. Cette remarque vient encore à l'appui des observations que nous nous sommes permises.

Quelques jours après la première représentation du Conciliateur, le roi, qui venait d'accepter la constitution de 1791, fit demander aux comédiens du Théâtre de la Nation une représentation de la Gouvernante de la Chaussée, et cette pièce fut en effet jouée le 26 septembre. Le roi et la reine y assistèrent avec leurs enfans et M.me Elisabeth, et y furent reçus avec un enthousiasme qu'il est impossible de dépeindre.

Tandis que des pièces nouvelles attiraient la foule au Théâtre de la Nation, celui de la rue de Richelieu répétait en silence une tragédie en cinq actes et en vers : elle avait pour titre : *Abdélazis et Zuléima*, et fut jouée, avec beaucoup de succès, le 3 octobre 1791. Abdélazis, jeune guerrier, plein d'adresse et de cou-

rage, mais sans fortune et sans naissance, va chercher de la gloire dans un tournois proposé par Almanzor, roi de Grenade: il en remporte le prix, et devient éperdument amoureux de Zuléima, fille de ce souverain, à qui il déclare sa passion, mais sans se faire connaître, et la visière de son casque baissée. Ayant appris qu'Almanzor ne veut la donner qu'à un prince, et qu'elle est destinée au jeune Abdérame, de la famille des Abencérages, le malheureux amant, s'enrôle sous les drapeaux de Mars, et se trouve au combat de Ségovie, où il voit fuir les Maures qui viennent de perdre leur chef Abdérame: touché de compassion, il s'en approche, lave ses plaies dans une fontaine, et lui prodigue, ainsi qu'à son gouverneur Nasser, les soins les plus tendres et les plus touchans; mais en levant la visière du casque d'Abdérame, il découvre entre ce

prince et lui une ressemblance parfaite, et, sentant renaître dans son cœur un feu mal éteint, il se revêt de ses armes, et reparaît au milieu des Maures fugitifs, qui, croyant revoir leur chef, se rallient autour de lui, et repoussent, à leur tour, les Espagnols. Le faux Abdérame, couvert de gloire, vole à Grenade avec ses soldats, et il épouse Zuléima. Au bout de six ans de mariage, époque à laquelle commence la pièce, Almanzor veut céder le trône à son gendre, dont la valeur, la générosité, la justice et la prudence se sont tant de fois signalées : mais Abdélazis refuse ; il a senti les atteintes du remords, et un chagrin violent, dont son épouse même ne peut deviner la cause, paraît consumer ce malheureux prince.

Les choses en sont là, lorsque Nasser, gouverneur du véritable Abdérame, arrive à la cour : ils ont

été faits prisonniers par les chrétiens, et le jeune prince est mort dans la captivité. Avant d'expirer, il a chargé Nasser d'une lettre pour le roi, mais il l'a perdue dans le camp espagnol, qu'il a été forcé de traverser.

Que l'on juge de la profonde terreur d'Abdélazis à l'aspect de Nasser! il feint d'abord de le reconnaître pour son gouverneur; mais celui-ci se refuse à ses embrassemens, et, apprenant son horrible imposture, il le menace de la révéler au roi. Abdélazis sent bien qu'il est perdu s'il ne met Nasser dans l'impossibilité de lui nuire; alors il le traite de vil imposteur, et le fait jeter dans les fers. Mais la lettre d'Abdérame, perdue dans le camp espagnol, est renvoyée au roi, et ce prince, irrité, fait arrêter Abdélazis et son fils, qui doivent tous deux, suivant la loi du pays, être condamnés à mort. Ce n'est point assez pour Zuléima:

Abdélazis est un lâche imposteur qui n'a voulu sa main que pour avoir son trône; elle va le percer d'un poignard, mais, à la vue de son fils qui s'élance vers elle, le fer lui tombe des mains. Abdélazis ne cherche point à déguiser son crime, et puisque l'amour a tout fait, Zuléima ne peut le trouver coupable.

Cependant le tribunal souverain s'est assemblé, et les deux criminels sont condamnés à perdre la vie. En vain Zuléima a supplié son père; le vieillard est inflexible, et la sentence va s'exécuter, lorsque tout à coup les Espagnols attaquent la ville, dont les remparts sont dégarnis de troupes. Abdélazis pourrait sauver Grenade; mais son courage est enchaîné, et Almanzor aime encore mieux perdre son empire que de lui pardonner.

Le peuple, qui ne partage point ce funeste aveuglement, accourt en

foule dans la prison d'Abdélazis, qui vole sur la brèche à la tête d'une élite de braves soldats, et repousse les Espagnols, après avoir fait grace de la vie à Ferdinand, leur roi. Almanzor ne doute pas qu'Abdélazis, indigné des persécutions qu'il lui a fait éprouver, et fier de la faveur des troupes qu'il a conduites à la victoire, ne vienne lui arracher sa couronne pour la placer sur sa tête; mais il arrive plutôt comme un esclave soumis, et dépose son cimeterre aux pieds du roi, qui, vaincu par tant de générosité, lui pardonne, et le reconnaît pour gendre et pour héritier.

On voit, par l'analyse de cette pièce, combien l'action en est romanesque: cependant l'auteur l'a traitée avec une habileté qui en déguise au moins l'invraisemblance; le style en est assez pur, et cette production mérite d'être distinguée de la plupart

de celles, qu'on ne rougissait pas alors d'offrir au public. Nous doutons cependant qu'elle pût se soutenir aujourd'hui au théâtre, car l'intrigue convient moins à une tragédie qu'à un opéra comique moderne, où l'on ne veut que du fracas et de grandes situations, bien ou mal amenées.

Quoi qu'il en soit, la pièce d'Abdélazis et Zuléima obtint un grand nombre de représentations, et fut parfaitement jouée par Talma, Monvel, et mademoiselle Desgarcins. L'auteur est André Murville, qui avait déjà donné au Théâtre Français la Soirée des Champs-Élysées.

Ce théâtre fut moins heureux le 11 novembre suivant, à la première représentation de *l'Héritière*, ou *les Champs et la Ville*, comédie en cinq actes, en vers. M. de Lussan, qui s'est enrichi au Mexique, revient dans sa patrie après une longue absence, et y retrouve Sophie, sa fille,

embellie de toutes les grâces, et digne de toute sa tendresse.

Sophie est héritière d'une immense fortune, et une certaine marquise d'Alfort, jalouse de procurer à son fils un aussi bon parti, vient s'établir avec lui dans la terre de Lussan ; elle y a aussi emmené un jeune homme, fils d'un officier d'invalides sans fortune, et qu'elle emploie en qualité de secrétaire.

Germeuil (c'est son nom) a autant de modestie, de véritable bon ton, que le fils de la marquise a d'impudence et de grossièreté : aussi ce jeune fat a-t-il le talent de déplaire souverainement à Sophie ; mais elle n'a pu remarquer sans émotion le jeune secrétaire, qui, blessé du même trait, souffre, en silence, d'une passion que son état, sa fortune et sa naissance le contraignent d'étouffer. Hélène, femme de chambre de Sophie, est la seule qui ait pénétré

son secret, et à qui elle ose faire l'aveu des tourmens que l'amour lui fait éprouver.

Cependant la marquise presse le mariage de son fils avec Sophie: mais Lussan, révolté, du mauvais ton et de la fatuité du gendre qu'on lui propose, supplie sa fille, dans un entretien fort tendre, de lui faire connaître ses sentimens, et de se déclarer dans le jour. Forte de l'assentiment de son père, Sophie écrit à Germeuil un billet sans adresse, et charge Hélène de le lui remettre; mais le marquis l'arrache aussitôt de ses mains, convaincu que cette tendre déclaration lui est destinée.

Ivre de joie, il va faire part de cette bonne fortune à sa mère, qui présente à Lussan le billet de Sophie comme un gage assuré de l'inclination qu'elle a pour le marquis. Lussan, consterné, fait venir sa fille, qui est d'abord affligée de ce malheu-

reux quiproquo, mais qui finit par débrouiller le mystère, en protestant que la déclaration s'adressait à Germeuil. La marquise, furieuse, se retire, et les deux amans sont unis.

Cette pièce, d'un intérêt très-faible, fut à peine achevée au milieu des sifflets ; elle est vraiment indigne de Fabre-d'Églantine, son auteur, à qui on doit des ouvrages d'un mérite supérieur. Des longueurs interminables, des digressions mal placées, une tirade fort inconvenante contre l'Hôtel des Invalides, et plus que tout cela, un style dur et incorrect, provoquèrent la sévérité du public, et la chûte de l'ouvrage.

M.lle Lange joua avec beaucoup de sensibilité le rôle de Sophie ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette représentation, ce fut de voir Talma jouer un rôle de marquis incroyable, avec une légè-

reté et un comique dont on ne l'aurait jamais cru capable.

Son absence et celle de ses camarades laissaient un vide au Théâtre de la Nation, qui perdit encore un de ses principaux sujets par la retraite de M.lle Sainval cadette. Les débuts de M.lle Montgauthier dans les *Ingénuités* ne furent point assez marquans pour réparer de si grandes pertes ; aussi les comédiens français firent-ils, dans cette circonstance, des efforts extraordinaires pour conserver la faveur publique.

Préville, le premier comique de son siècle, s'était retiré du théâtre depuis nombre d'années, et c'est à ce vieux ami de Thalie que les acteurs français eurent recours dans la crise fâcheuse où ils se trouvaient.

Préville entendit la voix de ses anciens camarades, et, au risque de compromettre sa réputation par un jeu que l'âge et les infirmités pouvaient avoir affaibli, il se dévoua

à la splendeur d'un théâtre dont il avait fait si long-tems la gloire, et que la haine et l'envie poursuivaient alors avec un incroyable acharnemen

Le jour où il devait paraître sur la scène était attendu avec impatience, et un concours prodigieux de spectateurs se porta, le 26 novembre 1791, au Théâtre de la Nation, où il rentra par le rôle de Michaud dans la Partie de Chasse de Henri IV. Il fut reçu avec les plus vifs transports, et l'émotion, dont il lui était impossible de se défendre, parut d'abord le troubler; mais, bientôt reprenant ses esprits, il joua son rôle avec cette sensibilité vraie, cette gaîté franche, et surtout ce naturel, qui ont toujours caractérisé cet artiste inimitable.

Madame Préville, dans le rôle de Margot, n'obtint pas moins de

succès, et partagea les applaudissemens prodigués à son mari.

Lorsqu'après trente ans de travaux glorieux, un artiste reparaît sur la scène, rien de plus naturel, de plus juste, selon nous, que les marques de considération, d'enthousiasme même qu'il reçoit d'un public dont il fit long-tems les délices : loin de penser, à cet égard, comme un critique, plus souvent partial que juste, et qui regarde les honneurs rendus à l'artiste comme un signe certain de la décadence de l'art, et de la dégradation des mœurs, nous croyons, au contraire, que ces témoignages de bienveillance honorent également et l'artiste célèbre qui les reçoit, et le public reconnaissant qui les donne.

Préville joua successivement dans le Philosophe sans le Savoir, la Surprise de l'Amour, le Mercure Galant, Amphytrion, et toutes ces repré-

sentations furent pour lui de nouveaux triomphes.

Ce théâtre, qui possédait encore les Molé, les Fleury, les Dazincourt, les Contat, les Devienne, etc., avait pour la comédie une très-grande supériorité sur celui de la rue de Richelieu, qui, de son côté, montait la tragédie avec la plus grande magnificence.

Celle qui avait pour titre *la Vengeance*, et qui fut jouée, pour la première fois, le 26 novembre 1791, n'obtint qu'un très-faible succès.

Zanga, prince maure, fait prisonnier par Alonzo, qui l'a privé d'un père et du trône, et lui a fait essuyer l'affront le plus sanglant, médite une horrible vengeance : Alonzo est jaloux, et son ami dom Carlos, qu'on a cru mort, et pendant l'absence duquel il a épousé Rozanne, son amante, dom Carlos, délivré en secret de sa captivité par les soins de

cette même Rozanne, et par l'entremise de Zanga, revient mettre le comble à ses fureurs jalouses.

Les perfides insinuations de ce farouche guerrier, sa cruelle adresse, ses accusations positives égarent le malheureux Alonzo, qui fait poignarder dom Carlos, et empoisonner Rozanne.

Lorsque ce double crime est consommé, l'affreux Zanga, dont la vengeance est satisfaite, vient révéler à Alonzo que sa femme et son ami sont innocens, et lui reproche sa crédulité avec la plus sanglante raillerie : Alonzo, désespéré, se perce de son poignard, et la pièce se termine.

Il était difficile de traiter un pareil sujet après Zaïre, et Othello de Shakespear : dans la nouvelle tragédie, aucun personnage n'intéresse, et celui d'Alonzo, qui pouvait être théâtral, n'inspire pas la moindre pitié. Ces alternatives, ces combats

de fureur et d'amour, si beaux, si touchans dans Orosmane, ne sont ni marqués, ni gradués dans Alonzo, et telle est sans doute la cause à laquelle on doit attribuer la disgrace de cet ouvrage, qui, d'ailleurs, était assez purement écrit, et dont l'auteur ne fut pas nommé.

Ce fut à cette époque que Laharpe fit représenter son drame de *Mélanie* : il fut joué, pour la première fois, le 7 décembre 1791, sur le Théâtre de la République.

Cet ouvrage, composé dans l'ancien régime, c'est à dire dans un tems où l'auteur s'honorait du titre de philosophe, n'avait point encore subi l'épreuve du théâtre : la manière violente avec laquelle il attaque les institutions religieuses et monastiques l'avait fait défendre par un gouvernement qui en était le protecteur ; mais, par une bizarrerie inconcevable, il avait été lu chez les

ministres, (*) et ils approuvaient, comme individus, ce qu'ils avaient condamné comme hommes publics.

Toutes les coteries ne retentissaient plus que des éloges prodigués à Mélanie, et Voltaire, soit par un véritable enthousiasme, soit par une ironie cruelle, écrivait : « L'Europe « attend Mélanie. »

(*) La pièce de Mélanie fut lue chez le duc de Choiseuil, alors premier ministre, qui voulut bien l'honorer de son approbation. Il s'étonna qu'un si bon ouvrage ne fût point imprimé. L'auteur avoua modestement que ses moyens pécuniaires ne le lui permettaient pas ; mais le généreux magistrat se chargea lui-même de pourvoir aux frais d'impression.

M. Laharpe insulta, dans la suite, à la mémoire de son bienfaiteur : cependant la reconnaissance est une vertu chrétienne ; probablement M. Laharpe n'était point encore converti lorsqu'il fut ingrat.

On pense bien qu'un pareil ouvrage était impatiemment attendu en 1791 ; aussi la foule se porta-t-elle tumultueusement à la première représentation. Mais, ô surprise ! ô douleur ! l'effet en fut médiocre, et la pièce se traîna avec peine jusqu'au dénouement, malgré la chaleur patriotique qui animait alors tous les esprits. Cependant le style en est pur, les idées sublimes, la versification brillante : mais tout cela ne suffit point pour constituer une œuvre dramatique ; il faut de l'intérêt, de la chaleur, des situations, et surtout de la vraisemblance : voilà justement ce qu'on ne trouve point dans la pièce de Laharpe.

Le caractère de M. de Faublas est froidement atroce : Monval est déplacé dans un endroit où il doit lui être impossible de pénétrer : le curé parle beaucoup pour ne rien faire, et

l'agonie de la victime est si longue, qu'elle finit par devenir ridicule.

La pièce fut très-bien jouée : mademoiselle Desgarcins mit tout l'abandon du sentiment et de la douleur dans le personnage de Mélanie ; Talma, toute l'ivresse de l'amour dans celui du jeune Monval ; et Monvel, la plus grande chaleur, la plus vive énergie dans le rôle du ministre des autels. Nous sommes étonnés que le Théâtre Français ne remonte pas cet ouvrage de Laharpe ; (*) il ferait ressortir davantage, si cela est possible, la gloire littéraire de son auteur, et sa haine profonde pour le fanatisme religieux, et ces funestes institutions heureusement

---

(*) Il a été remis le 8 frimaire an X, pour les débuts de mademoiselle Bourgouin.

détruites par l'influence de la philosophie.

Les honneurs rendus à Voltaire, par le Théâtre de la rue de Richelieu, ayant produit une grande sensation, les comédiens français ne voulurent point rester en arrière lorsqu'il s'agissait de célébrer les apôtres de la révolution.

J.-J. Rousseau avait, pour le moins, autant d'enthousiastes que Voltaire, ou plutôt l'admiration publique se confondait entre ces deux philosophes, qui ne se ressemblent pas plus qu'Aristippe et Diogène.

La pièce de *J.-J. Rousseau dans l'île de Saint-Pierre*, jouée le 15 décembre 1791, sur le théâtre de la Nation, n'est qu'un canevas dans lequel on a introduit les pensées les plus saillantes de l'Emile et des autres productions de l'auteur. Il en résulte que l'intérêt est tout à fait nul, les situations forcées, et que la prose

harmonieuse du citoyen de Genève ne pouvant occuper toute la pièce, celle de son panégyriste produit un contraste désagréable et choquant : aussi l'ouvrage n'obtint-il qu'un demi-succès, dont l'auteur fut plutôt redevable au patriotisme du public qu'à son bon goût et à ses lumières.

Chaque jour voyait paraître dans les théâtres de nouvelles bizarreries. Nous avons parlé de la tragédie d'Abdélazis et Zuléima, jouée avec succès à la rue de Richelieu ; la représentation étant interrompue depuis quelque tems par l'indisposition de Monvel, M. de Murville, impatient de voir représenter son ouvrage, fit annoncer, sur les grandes affiches, qu'il jouerait lui-même le rôle de Nasser, et que, n'ayant jamais paru sur aucun théâtre, il sollicitait l'indulgence du public.

Cette nouveauté, comme on le

pense bien, attira un grand concours de spectateurs, auxquels le tragédien im-promptu vint, avant la représentation, réciter la fable suivante :

LE ROSSIGNOL ET LE PINÇON.

Cet Esope des Indiens,
Ou, pour mieux dire encor, leur la Fontaine,
Pitnay dit que de l'air les légers citoyens
Imitent de l'espèce humaine
Les folâtres plaisirs, les jeux, les entretiens;
Surtout dans les concerts leur talent se signale.
Ceux même qui n'ont point de voix,
Mais qui de l'harmonie osent chérir les loix,
Pour balancer du ciel la faveur inégale,
Ne pouvant faire mieux, se plaisent à noter
Des sons qu'à d'autres voix ils font exécuter.
Quand l'un compose, l'autre chante.
Or, un de ces derniers qui, fameux comme auteur,
Des airs d'un faible oiseau s'était fait le chanteur,
Un rossignol, enfin, soit que sa voix touchante
Eût besoin du repos qu'il avait invoqué;
Soit plutôt qu'il fût las d'une gloire accablante,
Ne parut point au concert indiqué.
Embarrassé d'abord, l'auteur de la musique,

Un pinçon peu connu, dit : « Je m'en tirerai :
« Ma situation, je le sais, est critique ;
« Mais ces airs sont les miens, et je les chanterai. »
Il les chanta. Le fabuliste aimable
Prétend qu'avec faveur même il fut écouté.
Cette indulgence est une fable.
Dites un mot, messieurs, et c'est la vérité.

Cette manière de parler au public, qui rappelle celle des arlequins de la Foire, fut néanmoins très-applaudie, et disposa favorablement le parterre pour la représentation de la pièce.

Le Théâtre de la Nation fit la clôture de l'année 1791 par une petite pièce charmante, intitulée : *Minuit*, ou *l'Heure Propice*, dont la première représentation eut lieu le 31 décembre.

Floridor, fort amoureux de sa cousine, jeune et jolie veuve, a trouvé moyen de se glisser dans son appartement, afin d'être le premier à lui souhaiter la bonne année; mais

il est découvert par Clairine, sa femme de chambre : et l'intéressante cousine, qui écoute la justification du jeune étourdi, n'a pas la force de se fâcher. Dans ce moment, l'oncle et la tante, inquiets sur le sort du jeune homme que le domestique n'a pas vu rentrer, viennent frapper à la porte. Floridor se cache, et Clairine, par un conte fabriqué sur-le-champ, met en défaut les soupçons des deux parens, qui se retirent en emportant toutefois la clef de l'appartement de leur nièce.

Floridor sort de l'endroit où il est caché : on le gronde sérieusement ; mais que faire ? il ne peut sortir, et il faut bien que la cousine lui laisse passer le reste de la nuit dans son appartement. Il se dispose à chanter une romance qu'il a composée sur l'air favori de la jolie veuve : minuit sonne, et Floridor lui fait les souhaits de bonne année les plus ten-

dres et les plus passionnés, lorsque les bons parens, attirés par le bruit, reviennent, et, surprenant Floridor aux genoux de sa cousine, promettent de les unir dès le lendemain.

Cette petite pièce, pleine de gaîté, de grâce et de finesse, obtint un grand succès : c'est une des plus agréables bagatelles du répertoire. L'auteur, demandé à grands cris, est M. Dézaudrais, qu'une mort prématurée a enlevé au théâtre et à ses amis.

Nous terminerons l'année 1791 en jetant un coup d'œil sur le théâtre de M.lle Montansier, qui avait conçu l'idée bizarre d'ériger en temple de Melpomène une salle à peine assez grande pour servir d'asile à Momus.

Il était pourtant difficile de réunir une troupe plus riche en talens : les deux demoiselles Sainval y remplissaient, l'une, l'emploi des reines;

l'autre, celle des princesses. Grammont, (*) qui avait récemment quitté la comédie française, jouait les tyrans, et les premiers rôles étaient remplis par Dufresse (**) et Lacave. C'est sur ce théâtre que Damas commença à développer des talens qui le font applaudir aujourd'hui au Théâtre Français.

On y voyait encore avec plaisir,

(*) Il fut depuis fameux par l'exaltation de ses opinions politiques. Général de l'armée révolutionnaire, il fit long-tems trembler Paris, et finit par être victime du système de destruction dont il avait été un des plus chauds apôtres : il fut conduit à l'échafaud avec son fils, dont il avait fait son aide-de-camp.

(**) Il a été général de l'armée révolutionnaire à Lille. Après le 9 thermidor, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et acquitté. Il est aujourd'hui général de brigade.

dans les jeunes premières, Mlle. Mars l'aînée. (*)

Mais les talens des acteurs ne servaient qu'à faire paraître plus inconvenant et plus ridicule le cadre dans lequel on les avait placés. Mlle. Sainval l'aînée, à qui on a toujours reproché un jeu de physionomie dur et forcé, était quelquefois vraiment effrayante par ses contorsions, dont aucune n'échappait à des spectateurs trop rapprochés. La figure de Grammont, rude et hideuse, complétait ce tableau plus que tragique.

Une représentation de *Sémiramis* donna lieu à une scène fort singulière, et qui doit naturellement trouver ici sa place : les deux sœurs

---

(*) Cette jeune actrice donnait alors de très-grandes espérances, que sa sœur cadette a réalisées : elles sont aujourd'hui toutes les deux au Théâtre Français.

Sainval, dont l'aînée jouait Sémiramis, et la cadette Azéma, étaient brouillées depuis long-tems; le public même était dans la confidence de leurs démêlés, et se chargea de les terminer : dans la scène où Sémiramis embrasse Azéma, les spectateurs applaudirent avec transport; les cris de *bis! bis!* partirent de tous les points de la salle : les deux sœurs, attendries, se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et le public, partageant leur émotion, fit des vœux pour que cette réconciliation ne fût pas une simple scène de comédie.

On remonta, à ce théâtre, le *Mutius Scœvola* de Durger, qui ne produisit qu'un effet médiocre; et la seule nouvelle tragédie qu'on y donna fut une pièce intitulée : *la Mort d'Abel*, dans laquelle Grammont jouait Caïn, et Damas représentait Abel. Cet ouvrage, essai d'un jeune homme nommé Chevalier, est

loin de pouvoir soutenir le parallèle avec *la Mort d'Abel* de Legouvé. Il obtint cependant du succès : son principal mérite était un style pur et soigné.

Les frais considérables qu'entraînait une troupe aussi forte, et la retraite de quelques-uns de ses sujets, forcèrent bientôt M.lle Montansier de renoncer à une entreprise mal combinée, sous les rapports de localité, et dont son zèle pour l'art dramatique put seul lui suggérer l'idée.

La première pièce donnée en 1792 fut un petit opéra comique, intitulé : *Paulin et Clairette*, ou *les Deux Espiègles*, dont la première représentation eut lieu, le 5 janvier, sur le Théâtre de la Nation. Des détails agréables, soutenus par une charmante musique de Dézède, et par le jeu fin et piquant de mesdames Joly, Devienne et Mézeray, assu-

rèrent à ce petit ouvrage dix à douze représentations. (1)

Les acteurs de la rue Favart ne virent pas sans une secrète jalousie cette usurpation de leur genre par les comédiens français ; mais le décret sur la liberté des théâtres imposa silence à tous les mécontens, et personne ne s'avisa alors de contester au Théâtre de la Nation un droit que lui assuraient et ses anciens priviléges, et les nouveaux réglemens décrétés par l'assemblée nationale.

Le 25 janvier, on donna au même Théâtre la première représentation d'un petit drame en un acte et en vers, ayant pour titre : *le Retour du Mari.*

Un mari, forcé de s'absenter pour

(*) Il a été remis, le 28 brumaire an X, au théâtre Montansier, et sifflé impitoyablement.

un procès, a laissé avec sa femme Lindor, jeune parent dont il a soigné l'enfance. Il voit tous les jours sa cousine, et ne peut vivre avec elle dans une douce familiarité sans en devenir éperdûment amoureux. La jeune femme, soit inconséquence, soit faiblesse, entend, sans colère, les tendres aveux de Lindor ; mais la nouvelle du retour d'un mari qui mérite toute sa tendresse lui ouvre enfin les yeux, et elle exige que le jeune téméraire s'éloigne sur-le-champ. Le baron arrive : l'embarras de Lindor et de sa femme lui donne des soupçons, qui sont encore fortifiés par les demi-aveux de la soubrette, chargée de reporter au jeune homme une cassette remplie de lettres. La délicatesse ne permet pas au baron de recevoir les aveux de sa femme ; mais, dans une très-belle scène, il peint à Lindor, en feignant de lui raconter l'histoire

d'un autre, toute l'ingratitude de sa conduite, et l'indécence de sa passion pour la femme d'un homme qui lui a servi de père, et dont il ne récompense les tendres soins qu'en voulant le déshonorer. Le jeune homme, déchiré de remords, s'éloigne de son bienfaiteur; et la conduite noble et délicate du baron achève de guérir le cœur de sa jeune épouse, qui lui rend toute sa tendresse.

Le fonds de cet ouvrage est léger, mais les détails sont pleins de grâce, de sentiment, et ont cette touche fine et délicate que l'on retrouve dans toutes les productions de Ségur le jeune. Le Retour du Mari, joué avec un talent supérieur par Molé et M.lle Contat, a obtenu un grand nombre de représentations, et figure encore très-souvent au répertoire.

Le Théâtre de la rue de Richelieu ne donna, pendant ce mois, qu'une

comédie nouvelle en trois actes et en vers, ayant pour titre : *la Jeune Hôtesse*, jouée le 7 janvier pour la première fois.

Caroline, tenant une hôtellerie à Francfort, a promis à son père, avant qu'il ne mourût, d'épouser Fabrice, son premier garçon, qui a été élevé avec elle, qui lui convient et qui l'aime; mais la Jeune Hôtesse, au lieu d'agréer sa main, pousse la coquetterie jusqu'à recevoir les hommages de tous les voyageurs qui viennent loger dans l'auberge, et désespère ainsi le malheureux Fabrice. Un vieux baron allemand, qui a juré une haine éternelle au sexe féminin, irrite sa vanité par sa brusquerie et sa mauvaise humeur : elle forme le projet de le rendre sensible, et emploie tant de ruses, développe tant de grâces, de talens, qu'enfin elle force le baron à lui déclarer sa flamme, et à la demander en mariage. Ce

n'est pas assez : l'exigeante Caroline lui fait signer deux billets sans les voir. Mais il s'aperçoit bientôt qu'il est joué : le premier billet qu'il a signé renferme son consentement à un mariage qu'un de ses amis lui propose avec une personne aimable et riche ; le second est le contrat de mariage de Caroline avec Fabrice, que le pauvre baron a signé comme témoin.

A la première représentation, Fabrice, après avoir manifesté quelques craintes sur une femme aussi rusée, finissait par l'épouser ; mais l'auteur, d'après les conseils de ses amis, a changé son dénouement : en conséquence, Fabrice refuse la main de Caroline, et la pièce finit par ce vers, qui en contient la moralité :

Vous avez trop d'esprit pour bien mettre un ménage.

On voit que ce fonds est bien fai-

ble pour trois actes ; aussi, malgré les détails agréables dont l'auteur a su l'orner, la pièce est très-froide, et n'est nullement comique. Nous doutons, au reste, que les petits manèges de la coquetterie puissent prêter à des développemens comiques, et *la Feinte par Amour*, de Dorat; *la Coquette Fixée*, de l'abbé de Voisenon nous confirmeraient dans cette opinion, s'il ne fallait pas attribuer la médiocrité de ces pièces au faux-bel esprit de leurs auteurs, plutôt qu'au sujet dont ils ont fait choix.

M. Flins, auteur de la Jeune Hôtesse, a puisé son sujet dans une pièce de Goldoni, ayant pour titre : *la Locandiera* : et, sans doute, il a été très-heureux dans son imitation, puisque sa pièce a obtenu un brillant succès, et qu'elle est encore très-souvent représentée.

Sans vouloir atténuer ici le mé-

rite de M. Flins, il nous sera peut-être permis de rechercher les causes de la faveur distinguée qu'a toujours obtenue sa pièce, tandis qu'un grand nombre de meilleurs ouvrages ont tout à fait disparu du répertoire.

Le rôle de la Jeune Hôtesse est très-propre à faire briller les grâces d'une actrice jeune et jolie : un costume leste et séduisant, une romance fort agréable à chanter, des louanges continuelles, dont le public ne manque pas de faire l'application, voilà de grands motifs pour soutenir la pièce la plus dénuée d'intérêt. La beauté exerce dans les coulisses le même empire que dans le monde, et quand une jeune première aimable affectionne un rôle, il n'est pas de semainier perpétuel qui ne s'empresse de lui offrir toutes les occasions de faire briller ses talens et ses grâces.

Nous connaissons beaucoup d'auteurs qui sont bien pénétrés de cette

vérité, et qui ne doivent qu'à l'amour-propre des acteurs ou actrices les fréquentes représentations d'ouvrages d'un mérite tout à fait équivoque.

M.[lle] Candeille a commencé sa réputation par le rôle de la Jeune Hôtesse. Cette actrice a joui d'une célébrité de deux ans, et ses admirateurs n'ont pas même craint de la mettre au-dessus de M.[lle] Contat : nous aurons occasion de reparler d'elle, sous divers rapports, dans la suite de cette histoire, et nos lecteurs seront à même d'apprécier l'enthousiasme qu'elle a excité pendant un certain tems.

La tragédie de *Caïus Gracchus* était annoncée depuis long-tems à ce théâtre. Cet ouvrage, que les amis de l'auteur annonçaient comme son chef-d'œuvre, fut joué, pour la première fois, le 7 février 1792 ; et

le succès qu'il obtint fut en quelque sorte une affaire de parti.

Caïus, au milieu de la nuit, s'entretient avec son épouse Licinia, qui lui fait part de ses alarmes, lorsque Cornélie, sa mère, encore irritée de la fin tragique de son fils aîné, vient exhorter Caïus à la vengeance, et à périr plutôt que d'abandonner la cause du peuple.

Fulvius, ami du tribun, paraît suivi d'ungrand nombre de Romains, tous indignés de la tyrannie du sénat, et qui jurent, sur la tombe de Tibérius, de venger sa mort, et de restituer au peuple tous ses droits.

Au second acte, le théâtre représente une place publique et la tribune aux harangues. Le consul Opimius paraît avec une partie des sénateurs, et avec Drusus, tribun du peuple, gagné par le sénat. On voit bientôt arriver Caïus luimême, suivi de la multitude: il s'é-

lance à la tribune, et dénonce avec Fulvius la tyrannie des sénateurs. En vain ceux-ci veulent-ils se faire entendre, ils sont couverts de huées, et le peuple est prêt à immoler le consul, lorsque Caïus le contient et s'écrie :

. . . . Des lois, et non du sang.

Cornélie et Licinia arrivent au milieu de la place publique avec le jeune fils de Caïus, et celui-ci livre cet enfant au consul comme un gage de ses bonnes intentions, mais en jurant qu'il n'en défendra pas moins la cause du peuple et de la liberté.

Opimius et Drusus ouvrent le troisième acte, et font demander une entrevue à Caïus. S'ils viennent à bout de le séduire, ils le feront immoler par le peuple comme un traître; si, au contraire, il persiste, sa tête sera mise à prix par un décret du sénat.

L'entrevue a lieu entre Caïus et le consul : celui-ci emploie tous les moyens possibles de séduction ; mais le tribun est inébranlable, et son arrêt de proscription est publié. Le peuple, intimidé, l'abandonne. Fulvius l'engage à prendre la fuite, et il s'arrache des bras de sa mère et de son épouse, qui se livrent au désespoir. Bientôt le retour de Fulvius, et son air triste et abattu leur annoncent un nouveau malheur : Caïus, dans sa fuite, a été atteint par les émissaires du sénat, et s'est percé du poignard que Cornélie lui avait remis pour venger la mort de Tibérius. On le rapporte : il meurt dans les bras de sa femme, de son épouse et de son ami ; et, ce qui le console un peu dans ses derniers momens, c'est que le sénat lui a renvoyé son fils.

Rien, de plus faible que le fonds de cette tragédie ; elle n'a pu se sou-

tenir que par le pathos révolutionnaire dont elle est remplie, et qui fait son principal mérite. Cette longue et orageuse discussion de tribune, au second acte, ne ressemble pas mal à une séance du club des Cordeliers, et l'auteur ne pouvait, à coup sûr, mieux peindre les fureurs des anciens Gracches qu'en prenant ses modèles dans l'antre des Marat, des Rossignol et des Robespierre. Nous ne pouvons concevoir comment Chénier, à l'esprit et aux connaissances duquel nous nous plaisons à rendre justice, s'est mépris au point de croire qu'un misérable factieux pourrait inspirer le moindre intérêt : personne n'ignore que les Gracches étaient les niveleurs de la république romaine, et la loi agraire étant le systême favori de ces énergumènes, nous laissons à penser s'il était bien politique de présenter au peuple de pareils hommes comme

des modèles de vertus républicaines. La jeunesse de l'auteur, le tems où il a écrit cet ouvrage doivent le lui faire pardonner; nous sommes bien persuadés qu'il ne se permettrait pas aujourd'hui de l'offrir au théâtre, d'après l'expérience qu'il a des révolutions, et des fureurs homicides de la démagogie.

Tandis que le public de la rue de Richelieu applaudissait à outrance aux maximes révolutionnaires de Caïus Gracchus, les spectateurs du Théâtre de la Nation, dirigés par un autre esprit, saisissaient avec ardeur tous les passages relatifs à la royauté que pouvaient offrir les ouvrages représentés.

Les vers suivans, dans la pièce de Didon, étaient couverts d'applaudissemens :

Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois.

. . . . ,

Du peuple et du soldat la reine est adorée.

Tout peuple est redoutable, et tout soldat heureux,
Quand il aime ses rois, en combattant pour eux.

La guerre entre l'empereur et la France venait d'éclater, et il se trouvait des hommes assez vils, assez lâches pour accueillir avec transport l'hémistiche suivant :

Si l'étranger l'emporte.....

Ces citations peuvent donner une idée de la fermentation qui régnait alors dans les esprits, et qui éclatait surtout dans les divers théâtres de la capitale.

C'est au milieu de ces troubles, sans cesse renaissans, que Colin-d'Harleville donna son excellente comédie du *Vieux Célibataire* : elle fut jouée, pour la première fois, le 24 février 1792, et obtint le plus brillant succès.

Comme il n'est personne qui ne connaisse cet intéressant ouvrage, et qu'il doit à jamais rester au théâ-

tre, nous nous bornerons à en présenter une analyse simple et rapide.

M. Dubriage, riche marchand retiré du commerce, effrayé du joug de l'hymen par les tourmens que son associé a éprouvés de la part de sa femme, a résolu de passer sa vie dans le célibat. Il est entouré de domestiques qui le maîtrisent; d'un homme d'affaires qui le vole et le traite avec dureté, et surtout d'une gouvernante qui, à force de peintures délicieuses des douceurs de l'hymen et des plaisirs de la paternité, espère s'en faire épouser. M. Dubriage passe ses jours dans la tristesse et l'ennui : il n'a qu'un neveu; mais, trompé par M.me Evrard et l'intendant, qui interceptent les lettres, et en supposent d'insolentes, il l'a abandonné à son malheureux sort. Ce neveu, nommé Armand, a épousé une jeune fille pauvre, mais honnête, et les domestiques ne cessent de répéter

à son oncle qu'il a uni son sort à celui d'une prostituée. Un seul honnête homme (Georges, portier et filleul de M. Dubriage) s'intéresse à l'infortuné neveu : il l'introduit en qualité de domestique chez son oncle, et celui-ci, charmé des bonnes qualités d'Armand, qu'il ne connaît que sous le nom de Charles, y prend un vif intérêt, et s'y attache sérieusement : M.me Evrard elle-même, séduite par sa douceur, le prend pour confident, et s'en fait un appui contre l'intendant qui la presse de l'épouser, et de réunir ainsi les fruits de leurs épargnes. Il trouve qu'elle ne prend point assez de repos, et la prévient qu'il va placer auprès d'elle une jeune personne qui partagera avec elle les soins qu'exige la maison. Malgré la répugnance de M.me Evrard, la jeune personne est en effet introduite, et n'est autre que Laure, femme du pauvre et malheureux

Armand. Bientôt, dans une scène charmante qu'elle a avec M. Dubriage, elle trahit son secret; et ce bon oncle, enchanté de sa douceur, mais toujours prévenu contre son neveu, consent à la garder chez lui, à condition qu'elle ne lui parlera jamais de son mari. A cette nouvelle, l'intendant, et surtout M.me Evrard, ne peuvent dissimuler leur dépit : ils ourdissent une nouvelle trame, et supposent que la femme d'Armand est morte, et que Laure n'est qu'une aventurière. Le faible Dubriage est prêt à les croire, lorsqu'enfin Charles se découvre, et confond les pervers, qui se retirent la rage dans l'ame, et préviennent ainsi les justes reproches qu'ils se sont attirés par leur conduite.

Le plan de cette pièce est parfaitement conçu; les situations sont bien amenées; l'intérêt va toujours

croissant, et le style, élégant et correct, ne laisse presque rien à desirer.

Cet ouvrage est, selon nous, le meilleur, le plus régulier que l'on ait donné depuis la Métromanie, et doit seul suffire pour immortaliser son auteur.

Les caractères de M. Dubriage et de M.me Evrard sont fortement dessinés, et rendus d'une manière parfaite par Molé et M.lle Contat. Ces deux acteurs, que personne n'a égalé, et qu'on ne remplacera jamais, ont un talent qui semble se prêter aux genres les plus opposés : Molé, triste et chagrin dans le Vieux Célibataire, reparaît bientôt en marquis sémillant et léger ; et M.lle Contat quitte le ton altier, impérieux de M.me Evrard, pour reprendre toutes les mines et les grâces d'une coquette.

Que cette charmante actrice nous pardonne un reproche que nous

oserons lui adresser ; c'est celui d'avoir fait revivre le théâtre de Marivaux, d'avoir donné de la consistance à un genre que le bon goût devrait à jamais bannir de la scène française, et que son talent enchanteur a trouvé le moyen d'y faire applaudir.

Il est une foule d'ouvrages estimables où il serait mieux placé, et M.lle Contat travaillerait en même tems à sa gloire et à celle de l'art dramatique.

Fleury, Dazincourt et Larochelle jouèrent aussi avec une grande supériorité les rôles qui leur étaient confiés dans le Vieux Célibataire, et les autres acteurs contribuèrent avec zèle à l'ensemble de la représentation.

Le Théâtre de la rue de Richelieu, sans doute pour témoigner sa reconnaissance à Palissot, qui s'était publiquement déclaré son champion, remit, le 25 février 1792, la comédie

des *Courtisanes*, et cet ouvrage, purement écrit, mais froid comme toutes les productions dramatiques de cet auteur, obtint quelque succès.

Quelques jours après, à la représentation de Caïus Gracchus, un citoyen fit la motion que le drapeau national fût arboré dans tous les spectacles, et que celui de la rue de Richelieu en donnât l'exemple : ce qui fut exécuté sur-le-champ. Mais, sur la proposition d'un autre, le parterre arrêta que ce drapeau serait solemnellement inauguré à la première représentation de Caïus Gracchus.

Les arts et les lettres firent, en ce tems, une perte affligeante dans la personne de Bret, mort à Paris le 25 février 1792, dans la soixante-quinzième année de son âge. Il a donné au Théâtre Français plusieurs

ouvrages ; mais il est surtout estimé par d'excellens commentaires sur Molière, et par des pièces fugitives très-agréables. C'était un homme de mœurs douces, d'un esprit cultivé, et d'un caractère très-aimable.

Le début brillant d'un jeune auteur dans la carrière dramatique vint heureusement affaiblir l'impression douloureuse que la mort de Bret avait fait éprouver à tous les amis des belles lettres ; nous voulons parler de Legouvé, dont le premier ouvrage est *la Mort d'Abel*, tragédie en trois actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 6 mars 1792, sur le Théâtre de la Nation.

Adam et Eve, bannis de l'Eden, ont quatre enfans, Caïn et Abel, Méhala et Thirza. Abel conduit les troupeaux ; Caïn est agriculteur. Depuis long-tems les préférences d'Adam et de Dieu même pour Abel ont aigri son caractère : il fuit dans

les forêts, et il murmure en secret des travaux pénibles auxquels l'ont condamné les fautes de ses parens. L'heure de la prière commune arrive, et Caïn ne paraît pas : après l'avoir vainement attendu, elle se fait sans lui. Cependant, son père veut le voir ; il le trouve appuyé sur l'instrument avec lequel il déchire la terre : mais c'est en vain qu'il cherche à adoucir son caractère indomptable : les éloges qu'il donne à Abel, son nom souvent répété, excitent encore plus sa fureur jalouse. Adam tombe épuisé de douleur, et ce spectacle d'un père souffrant paraît attendrir Caïn, qui, abjurant sa haine, vient se réconcilier avec son frère, et se jeter dans ses bras. Alors commence un sacrifice : on offre au très-haut les fruits de la terre ; mais sa flamme dévorant les prémices offerts par Abel, et ceux de Caïn demeurant intacts, il ne peut souffrir ce signe de répro-

bation ; il accable son frère de reproches, et s'endort épuisé de fatigues et de fureur.

Un songe pénible le tourmente et lui fait voir sa postérité esclave de celle d'Abel ; il se réveille plus furieux qu'avant son sommeil, et le sensible Abel venant s'offrir à sa vue, il lui porte sur la tête un coup de son instrument aratoire, et l'étend mort à ses pieds. Adam et Eve arrivent ; il leur montre sa victime avec une horreur qui exprime ses remords. Le tonnerre gronde, et, du sein des nuages, l'éternel lui dit : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?* A ces terribles mots, il s'enfuit à travers les rochers, et s'arrache des bras de sa femme et de ses enfans, qui font de vains efforts pour le retenir.

Ce sujet présentait de grandes difficultés, et l'auteur les a surmontées avec beaucoup de talens. Son style, à quelques négligences près, est tou-

jours harmonieux, et la couleur en est vraiment tragique.

Le caractère âpre et sauvage de Caïn forme la plus heureuse opposition avec la simplicité naïve et touchante d'Abel : enfin, cet ouvrage annonce un littérateur distingué, et on peut dire avec justice, que le coup d'essai de Legouvé était un véritable coup de maître.

Cependant, certains critiques ont fait à sa tragédie un reproche que nous croyons fondé ; c'est la prévention trop forte que Dieu marque pour Abel, et qui ne s'accorde point avec l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment juste ; en effet, lorsque Caïn, touché de repentir, vient de se précipiter dans les bras de son frère, lorsqu'il abjure toute haine et toute animosité, lorsqu'enfin il offre au ciel un sacrifice en signe de réconciliation, l'Éternel le rejète avec mépris, pour recevoir celui d'Abel ;

et semble vouloir ranimer les fureurs du malheureux Caïn, en lui montrant dans un songe sa postérité esclave de celle de son frère.

Nous croyons ces réflexions d'autant plus justes, qu'à la représentation de l'ouvrage, le spectateur ne peut se défendre de l'intérêt de la pitié qu'inspire un infortuné abreuvé de douleur, écrasé sous le poids du travail, et qu'une main invisible semble pousser vers le crime, lors même qu'il fait les plus grands efforts pour s'en éloigner.

Saint-Prix a créé le rôle de Caïn, et il est impossible de montrer plus de force et d'énergie. Dupont, dans le personnage d'Abel, enleva tous les suffrages; et en effet, il le rendit avec une candeur, une naïveté dignes des plus grands éloges. Cette tragédie a été souvent reprise, et on la revoit toujours avec un nouveau plaisir.

Deux succès aussi marquans que ceux du Vieux Célibataire et de la Mort d'Abel excitèrent l'émulation des comédiens de la rue de Richelieu, et, le 7 mars 1792, ils donnèrent la première représentation du *Sot Orgueilleux*, ou *l'Ecole des Élections*, comédie en cinq actes et en vers.

Cette nouvelle pièce de circonstance n'obtint aucun succès. Le principal personnage est un marchand enrichi ; très-sot et très-vilain, qui, sous le nouveau régime, a la manie de l'écharpe, comme il avait dans l'ancien celle de l'échevinage : il est président d'un club borgne, et la tête lui tourne de motions, d'amendemens et d'arrêtés. Un fourbe, qui fonde ses projets de fortune sur ses ridicules et sa crédulité, est enfin démasqué par le frère du marchand, et par sa femme, espèce de madame Jourdain.

La morale de cet ouvrage ne pouvait convenir aux habitués de ce théâtre, dont la plupart passaient leur vie dans les tavernes et les clubs; aussi éprouva-t-il une chûte complète, que justifièrent, au reste, son peu d'intérêt et la manière incorrecte et même triviale dont il était écrit: On y reconnut néanmoins l'empreinte d'un vrai talent, et personne n'en sera étonné lorsqu'on saura que Fabre-d'Eglantine était l'auteur de cette comédie, à laquelle il ne manquait, peut-être, pour réussir, que d'avoir été faite avec moins de précipitation.

Le Théâtre de la Nation fit sa clôture, le 31 mars, par Médée et la Partie de Chasse de Henri IV; et celui de la rue de Richelieu, par la Mort de César, la Coupe Enchantée et le Dédit.

Nous croyons inutile de donner les discours de clôture, qui ne présentent rien de neuf, et qui ne con-

tiennent, comme tous les autres, que des protestations de zèle et de dévouement.

La première pièce nouvelle jouée au Théâtre de la Nation, après la rentrée, avait pour titre : *le Lovelace,* drame en cinq actes et en vers : il fut représenté le 20 avril 1792, et n'obtint qu'un succès fort douteux, quoique depuis long-tems il eût été prôné par les amis de l'auteur.

Tout le monde a lu le roman anglais de Clarice, et on conviendra qu'il fallait une grande témérité pour vouloir en faire un ouvrage qui convînt au théâtre. Un auteur très-jeune encore, et déjà connu par le succès de la tragédie de Méléagre, M. Lemercier, osa tenter cette périlleuse entreprise, et si le succès ne répondit pas à son attente, du moins il fit preuve d'un talent distingué, et, tout en frappant son drame d'une juste réprobation, le public ne le

confondit point avec ces ouvrages froids et sans couleur, qui annoncent plutôt l'absence que les écarts du génie.

En général le caractère de Lovelace parut atroce, et sans aucune qualité qui pût le rendre aimable ni dangereux : celui de Clarice était mieux dessiné ; madame Petit le joua avec cette grâce, cette sensibilité enchanteresse que la nature lui a donnée en partage ; mais, malgré ses efforts, la pièce ne put se soutenir, et n'obtint que quelques représentations.

Lucrèce, tragédie en cinq actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 4 mai suivant, au Théâtre de la Nation, obtint un peu plus de succès, et ne s'est pas soutenue davantage. Ce sujet était un des plus périlleux à mettre à la scène ; aussi l'auteur s'est-il écarté de l'histoire, en supposant que Lucrèce aime

Sextus, ce qui ne s'accorde pas trop avec l'idée de chasteté attachée à son nom. D'un autre côté, pour rendre dramatique la situation de Collatin, mari de cette femme célèbre, il en fait un partisan de la royauté, tandis que le fils du roi ne cherche qu'à imprimer le déshonneur sur son front.

La catastrophe n'a pas produit autant d'effet que l'auteur en avait attendu : Lucrèce vient se tuer sur la scène ; Brutus retire le poignard de son sein, et jure sur ce fer sanglant de venger l'innocence, et de détruire la tyrannie.

Cette tragédie est défectueuse par le plan, et peut-être ce défaut tient-il au sujet ; mais on n'y reconnaît pas moins l'empreinte d'un talent supérieur : le style offre des pensées énergiques et brûlantes ; le caractère de Brutus est vraiment dramatique ; sa feinte stupidité

répand sur l'ouvrage une couleur sombre et terrible : enfin, cette production obtint un véritable succès d'estime, et confirma les heureuses espérances que M. Arnaud avait fait concevoir de son talent, par la tragédie de Marius à Minturnes.

Le théâtre de la rue de Richelieu fut encore moins heureux à sa rentrée : la première pièce nouvelle qui y fut représentée avait pour titre : *l'Exigeante*, comédie en trois actes et en vers : elle fut jouée le 8 mai, et éprouva une des chûtes les plus complètes qu'on ait jamais vues au théâtre.

Nous nous dispenserons d'analyser une pièce qu'il fut impossible d'entendre, et qui ne contenait d'ailleurs rien d'assez saillant pour exciter la curiosité. Mais le lendemain, les comédiens de ce théâtre prirent bien leur revanche à la première représentation de la reprise de *Virginie*,

de Laharpe, qui l'avait retirée au Théâtre Français pour la donner à celui de la rue de Richelieu.

Nous croyons devoir rapporter la lettre qu'il publia à cette occasion; elle contient des détails assez piquans, et pourra plaire, d'ailleurs, à ceux qui aiment à faire des rapprochemens.

Paris, ce 5 mai 1792.

« Je dois rendre publics quelques « éclaircissemens relatifs à la tragé« die de Virginie que l'on va repré« senter au Théâtre Français de la « rue de Richelieu : comme il a paru, « depuis quelques années, plusieurs « pièces du même nom, et qu'on en « prépare encore d'autres, il m'im« porte et il doit m'être permis de « rappeler les faits qui constatent « mon antériorité, de manière à ne « laisser aucun doute.

« Cette tragédie fut jouée, sans « nom d'auteur, au mois de juillet

« 1786, par les comédiens français
« du faubourg Saint-Germain; elle
« leur avait été lue par M. Molé,
« à qui je l'avais confiée : elle reçut
« du public un accueil très-favo-
« rable; cependant, malgré le succès,
« je fus obligé, par une circonstance
« assez singulière, de garder encore
« l'anonyme.

« Une actrice principale, qui ne
« pouvait pas être remplacée dans
« cette pièce, où elle jouait, indispo-
« sée depuis long-tems contre moi
« par le refus d'un rôle dans un
« autre de mes ouvrages, avait so-
« lemnellement annoncé qu'elle ne
« jouerait jamais dans aucuns des
« miens; et menaçait même, dans le
« cours des représentations de Vir-
« ginie, de quitter son rôle, s'il était
« avéré que cette pièce fût de moi,
« comme on commençait à le croire
« assez généralement. Je gardai donc
« le silence, et donnai même un dé-

« menti à un journaliste, qui, en
« transcrivant le répertoire de la
« cour, où se trouvait Virginie, y
« avait joint mon nom, seulement
« d'après la voix publique.

« Je songeais à faire reprendre ma
« pièce lorsque la révolution arriva,
« et dès lors, occupé d'obtenir la
« liberté des théâtres, je rompis toute
« communication avec celui qui
« la disputait aux autres : dans cet
« intervalle, un auteur, qu'on dit
« être M. d'Oigny-du-Ponceau,
« donna sur ce même théâtre une
« Virginie en trois actes, qui eut
« trois à quatre représentations. Je
« ne l'ai point vue ; il n'a pas jugé à
« propos de l'imprimer : j'ignore s'il
« m'a fait l'honneur d'emprunter
« quelque chose de mon ouvrage,
« comme on me l'assure ; ce qui est
« certain, c'est que je n'ai pu pro-
« fiter du sien, qui est postérieur
« de cinq ans, et mon ancien ma-

« nuscrit, qui doit être encore entre
« les mains du souffleur de l'ancienne
« comédie française, peut faire foi
« que la Virginie qu'on va jouer est
« entièrement la même que celle que
« je donnai en 1786. Je n'y ai fait au-
« cun changement quelconque ; seu-
« lement j'ai profité de notre *heureuse*
« *liberté* pour renforcer une scène
« capitale entre *Apius* et *Julius*,
« par le développement du grand
« principe de la souveraineté du peu-
« ple, principe qui, heureusement
« encore, tient à mon sujet, mais
« qui sûrement n'aurait pas convenu
« à l'ancien régime.

« Au reste, si je me suis déterminé
« à donner cette tragédie préférable-
« ment à d'autres absolument nou-
« velles, c'est que j'ai cru du *de-*
« *voir de tout écrivain, dans le*
« *moment où nous sommes, de*
« *s'attacher de préférence aux ou-*
« *vrages où l'on peut, sans sortir*

« de son sujet ; trouver de quoi « nourrir l'esprit de liberté, et « le sentiment du patriotisme, et « j'avoue que ce mérite m'est encore plus cher que tous les au- « tres. »

Signé LAHARPE.

Nous nous dispenserons d'analyser cette pièce dont le sujet est si connu : elle offre de beaux vers, un superbe dénouement, mais peut-être un peu trop de déclamations; elle respire surtout un amour vrai et sincère de la liberté, une profonde horreur de la tyrannie ; et si cet ouvrage n'est pas digne d'être placé à côté des premiers chefs-d'œuvres de la scène française, convenons du moins que nos auteurs d'aujourd'hui sont moins purs, moins énergiques, et qu'ils n'ont pas conservé cette tradition du vrai beau, que Laharpe a puisée dans l'étude

des anciens, et dans la fréquentation des grands hommes qui ont illustré le siècle précédent.

La tragédie de Virginie fut parfaitement jouée par Monvel et Talma: celui-ci fut demandé par le public, ainsi que Laharpe, et tous deux furent accueillis par de nombreux applaudissemens.

Nous n'irons pas plus loin, sans parler des débuts de Baptiste cadet, qui eurent lieu à ce théâtre le 5 mai 1792, dans l'Amour et l'Intérêt, pièce très-faible de Fabre - d'Eglantine. Ce comédien avait fait courir tout Paris au théâtre Montansier, où il jouait, d'une manière fort originale, le rôle de Danière dans une farce de Desforges, intitulée : *le Sourd*, ou *l'Auberge Pleine*. Il ne fit pas moins de plaisir au Théâtre de la rue de Richelieu, et, en effet, il est difficile d'être plus plaisant que cet acteur dans les niais et les caricatures : lorsqu'on lui voit jouer le

Créancier des Etourdis, Agnelet de l'Avocat Patelin, et l'Huissier de l'Intrigue Epistolaire, il est impossible de se défendre d'un rire inextinguible. Ce genre, quoiqu'il ne soit pas bien élevé, n'en a pas moins ses difficultés, et Baptiste cadet nous paraît être arrivé au *nec plus ultrà* de la bouffonnerie.

Les lettres perdirent, le 8 mai, un écrivain dramatique distingué, Favart, auteur d'une foule de jolis ouvrages joués avec succès au théâtre italien, et de l'Anglais à Bordeaux, charmante comédie en un acte, représentée au Théâtre Français.

On a eu l'injustice d'attribuer à l'abbé de Voisenon la plupart des œuvres de ce littérateur estimable, mais on est bien revenu aujourd'hui de cette absurde prévention : le genre d'esprit de ces deux hommes était si différent, qu'on ne peut concevoir comment une pareille erreur a pu

s'accréditer ; Favart était tendre, gracieux et toujours vrai : l'abbé de Voisenon, au contraire, était maniéré, superficiel, et n'a jamais pu plaire que dans les cotteries qu'il amusait par ses bons mots.

Le 31 mai, on donna, sans succès au théâtre de la rue de Richelieu, une comédie en cinq actes et en prose, ayant pour titre : *la Mauvaise Etoile.* Le principal personnage est un homme contre lequel le destin semble s'acharner, et qui voit échouer, de la manière la plus malheureuse, toutes les entreprises qu'il conçoit. Des incidens mal amenés, un dialogue prolixe et sans couleur contribuèrent à la chûte de cet ouvrage, dont le titre annonçait quelque chose de plus piquant.

FIN DU TOME SECOND.